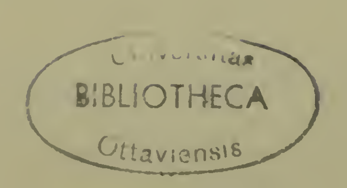

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DÉLICES

DE

LA SOLITUDE.

Cet ouvrage se trouve aussi

A Lille, chez { VANAKÈRE. / LEFORT, libraire. }

A Rouen, chez VALLÉE, frères.

A Tours, chez LÉTOURMY.

A Bruxelles, chez STAPLEAUX.

A Gand, chez COVEX CLERY, libraire.

A Orléans, chez LETOURMY aîné.

A Marseille, chez MOSSY.

A Nantes, chez FOREST.

A Poitiers, chez FATOUT, libraire.

A Saumur, chez ROBIQUET.

A Clermont, chez ROUSSET.

A Lyon, chez { les frères PERISSE. / veuve RUSAND. }

A Bordeaux, chez BERGERET.



Monnet inv. del. *Bonnefoy sc.*

Tout est ame dans la nature, la loi du plaisir régit l'univer

Del. de la Sol.

DÉLICES

DE

LA SOLITUDE,

PUISÉES

dans l'étude et la contemplation de la nature.

PAR A.-J. CANOLLE.

DEUXIEME ÉDITION,

considérablement augmentée.

Tous mes vœux seront remplis, si l'affligé trouve auprès de moi de la consolation. *La Solitude, par Zimmerman, page 5.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DEROY, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 34.

AN VII.

AUX LIEUX

QUI M'ONT VU NAITRE (1).

CAMPAGNES riantes et tranquilles où je reçus le jour ! ô fortuné climat, où l'on s'enivre tout à-la-fois et des douceurs de l'amitié et des charmes de l'amour ! Paysages agrestes, vues pittoresques, majestueuses forêts, où la nature simple et sans fard se montre toujours fleurie, toujours belle ! myrtes ver-

(1) La Roque-Brussane, département du Var.

doyans, dont les ombres mystérieuses ont vu couronner tant d'amans heureux! Paisibles chaumières, obscures retraites de la paix et de la liberté! aux souvenirs que vous réveillez dans mon ame je sens couler mes larmes... Conduit par l'amour, je veux revoir nos riantes prairies, nos superbes moissons. Je veux sur nos coteaux parcourir nos riches vignobles, nos fertiles vergers. Je veux sur nos montagnes escarpées m'égarer dans nos bois touffus, dans nos épaisses forêts. Je surprendrai Flore à son lever. Attaché à ses pas,

je la poursuivrai à travers les campagnes. J'observerai les beautés que sa présence fait éclore. J'admirerai les rubis, les saphyrs dont sa robe étincelle. Je ne la quitterai même pas, lorsqu'attristée par les scènes orageuses de l'hiver, elle s'ensevelit dans le plus paisible repos. Pendant son sommeil elle sourit encore à ses amans. Il lui échappe des faveurs... Doux asyle de mes plus chères pensées, mon esprit n'a pas besoin de franchir l'immense distance qui me sépare de vous pour jouir encore de la contemplation de vos charmes, il n'a

qu'à descendre dans mon cœur... Tendres prémices de la sensibilité, vous embellissez de vos souvenirs tous les âges de la vie ! Et vous, prestiges enchanteurs de l'imagination ! non, vous n'êtes point des chimères ; vos douces illusions font toujours sur moi les impressions de la réalité. Ce même sentiment qui les grava dans mon cœur, les rappelle encore délicieusement à ma pensée.

AVANT-PROPOS.

La contemplation, l'étude de la nature, font le charme de la solitude ; et dans quel endroit présente-t-elle à l'admiration des scènes plus touchantes et plus variées que parmi les campagnes, où elle étale tout ce qu'elle a de plus sublime et de plus intéressant?

J'ai recueilli quelques-unes des impressions qu'ont faites sur moi les méditations les plus attrayantes. Le plaisir qu'elles m'ont procuré, m'a déterminé à les transcrire. J'aurais desiré le faire avec plus d'ordre ; mais un amant qui parle de sa maî-

tresse, en suit-il dans les plus chers épanchemens de son cœur ?

Mes descriptions, mes tableaux ont sur-tout pour objet divers paysages, diverses productions affectés aux lieux qui m'ont vu naître, ou aux différens pays que j'ai parcourus. L'esprit se repose toujours avec délices sur les souvenirs les plus agréables. Et en est-il de plus chers à la pensée, que les premiers sentimens que la nature grave dans tous les cœurs ! Ils se conservent purs au milieu des agitations de la vie, et des orages de la société. Comme le temps ou l'absence viennent les affaiblir, l'imagination les embellit de ses charmes.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES beautés de la nature font toujours sur les hommes des impressions profondément senties. Elles offrent à tous des graces qui attirent, des attraits qui séduisent, un charme qui entraîne. Chose étonnante et merveilleuse ! elles inspirent à-la-fois des sentimens divers qui pénètrent d'une manière différente les contemplateurs que ses tableaux ravissent. On dirait que la nature s'identifie aux pensées, tantôt pour en augmenter la sublimité,

tantôt pour en nourrir la délicatesse, et toujours pour embellir l'expression. Le même paysage pittoresque, la même vue majestueuse qui inspire au peintre, au poète, des images, des conceptions fortes et hardies, donne à rêver au philosophe, à méditer au naturaliste, nourrit la mélancolie de l'amante malheureuse, et entretient la joie folâtre du berger favorisé. La nature est un Protée qui revêt à-la-fois toutes les formes intéressantes. Aussi pour plaire semble-t-elle multiplier ses faveurs, ses bienfaits, ses amans et ses

conquêtes. Aussi a-t-elle droit d'intéresser les hommes à tous les âges, dans tous les siècles, dans tous les pays et dans toutes les situations de la vie.

Malgré la force et la vérité des influences du spectacle de la nature sur la constitution morale, quoiqu'elles semblent maîtriser les dispositions de l'esprit et les mouvemens du cœur, il faut convenir, cependant, que quelquefois la force du sentiment dans l'homme propage son empire sur la nature elle-même et modifie ses beautés. Qui n'a pas éprouvé ces ineffables sensa-

tions ? La joie, le plaisir savent embellir les rochers, peupler les déserts les plus arides, les plages les plus désolées, les rivages les plus tourmentés, de beautés chimériques à la vérité, mais auxquelles l'imagination s'identifie, et dont elle aime à se repaître. L'imagination est une fée dont les enchantemens ont plus d'une fois décoré le temple du bonheur. Jean-Jacques Rousseau n'a-t-il pas animé les rochers de Meillerie, et long-temps avant lui, Orphée n'avait-il pas illustré ceux de la Thessalie! Nos poëtes n'ont-ils pas embelli des

rêves brillans de leur imagination, les sites les moins favorisés? Parcourez les îles de Cythère, de Calypso, d'Ithaque. Pour compenser la stérilité, l'âpreté de ces lieux, la nature a créé un Homère et un Fénélon. Ainsi, ces coins de terre, qui sans les inspirations du génie eussent été ignorés, ont contribué à l'instruction des peuples. Les phares des sociétés, comme ceux qui éclairent des plages escarpées, seraient-ils aussi placés sur des tertres rocailleux? Dans la nature aussi, les tableaux qui nous choquent,

aimeraient-ils être voilés par le prestige des plus riantes chimères, des plus aimables mensonges ?

La tristesse étend son voile sur la nature ; elle rend le cœur impénétrable à ses charmes; aussi tout languit, tout se dessèche, tout est mort autour d'elle. L'aspect de la verdure l'attriste, les concerts dont les bois et les champs retentissent augmentent encore ses gémissemens, et la vue du ciel plonge douloureusement ses regards vers la terre.

Il est une autre situation de

l'ame qui nous fait sentir, pour ainsi dire, avec volupté, les beautés de la nature; je veux parler de la mélancolie. Combien de charmes sont attachés à ses douces rêveries, à ses paisibles contemplations! comme la nature s'embellit à ses yeux! Elle prête à ses tableaux des teintes sombres dont l'éclat n'offusque pas la sensibilité et ne la distrait point de ses tranquilles méditations. Fille de l'infortune, amie de la solitude, la mélancolie se repose sur la nature du soin de calmer les peines de la sensibilité. Ainsi, la bienfai-

sante nature fait ressortir de nos afflictions un sentiment délicieux qui nous attache, qui nous séduit par un charme irrésistible. Ainsi lorsque tout conspire à nous rendre malheureux, lorsque les hommes et la fortune semblent se liguer pour renverser, pour empoisonner nos espérances, la sensibilité nous ouvre ses trésors, et nous fait trouver au fond du cœur une source intarissable de consolations.

Nous le voyons tous les jours, rien de plus insupportable pour un enfant que la triste enceinte de nos appartemens. A peine il

voit le jour, qu'il soupire déjà pour ces campagnes verdoyantes, où il respirera l'air le plus pur, et où sa vue n'aura à se reposer que sur des objets rians qui exciteront agréablement sa curiosité naissante. Tous les jeux, tous les hochets inventés pour éloigner l'ennui de son berceau, le touchent moins que le plaisir de fouler la verdure, de cueillir des fleurs, de courir après des papillons.

Adolescent, les beautés de la nature viennent s'identifier aux émotions de son cœur; leur spectacle analogue aux sentimens

qu'il éprouve, lui fait partager la vie dont elle est pénétrée, et fait palpiter son cœur de plaisir. Alors, il s'égare dans les sentiers mystérieux des épais bosquets, il dispute aux zéphyrs, aux papillons, le parfum, l'éclat des fleurs pour les offrir à la beauté; il fait retentir les bois, il fait répéter aux échos les tendres accens de son cœur. Age heureux de la vie, véritable âge d'or, où la nature, comme une amante adorée, paraît tous les jours plus intéressante et plus belle. Le cœur, dans ses agréables illusions, prête à tous les êtres l'ex-

pression de sa sensibilité, et la nature parle pour lui un langage qui l'attendrit.

Les distractions de l'âge viril ne font pas diversion à ce goût ; il s'allie au tumulte des affaires, il en adoucit les peines, il en égaye l'ennui. Voyez l'habitant des villes ; dès qu'il le peut, il vole à la campagne, il vient au milieu des bois et des champs respirer une nouvelle vie ; c'est là que parmi les plantes salutaires qui y végètent, croît le baume nécessaire aux blessures de son cœur. Magistrat, commerçant, guerrier, artiste, tous viennent dans

le temple de la Nature fortifier leur corps, détendre leur esprit, épurer leur cœur, par la vue du spectacle et par la douce jouissance des bienfaits de la nature.

Ce goût se soutient au milieu des glaces de la vieillesse et des portes de la mort, on aime encore à jeter sur le spectacle de la nature des regards attendris. « Ouvrez les fenêtres de ma chambre, dit J.-J. Rousseau mourant à sa chère Thérèse, que je voye le soleil pour la dernière fois. O qu'il est beau ! c'est Dieu lui-même, il m'appelle

dans son sein pour y jouir de cette paix pour laquelle j'ai toujours soupiré ».

Dans tous les siècles les hommes ont encensé la nature ; ce culte date de l'origine du monde. L'enfance des sociétés s'est écoulée au milieu des sites délicieux que les beautés des campagnes et l'imagination des poètes ont tour-à-tour embellis. Lorsque les besoins de la civilisation eurent emprisonné les hommes dans ces vastes parcs qu'ils ont nommés des villes, plus d'une fois leurs regards ont franchi les hautes murailles qui les y enfer-

maient; et pour se consoler des beautés des campagnes qui leur étaient interdites, ils dérobèrent au sol de la civilisation une petite portion de terre qu'ils restituèrent à la nature, et décorèrent du beau nom de jardin; faibles esquisses, à la vérité, des tableaux de la création; mais agréables dédommagemens des beautés dont ils furent obligés de se consoler. L'amant qui ne peut voir sa maîtresse, contemple du moins son portrait, et au défaut de cette fidelle peinture ses regards se portent avec délices sur les bijoux et sur tous les orne-

mens qui ont servi à sa parure. Ainsi, les jardins suspendus de Babylone, comme la simple planche que la main de l'humble artisan place devant sa fenêtre, et orne de quelques pots de basilic ou de giroflée, sont autant de monumens qui attestent le besoin qu'ont les hommes de se rappeler à la nature, et de se repaître de la vue de ses tableaux.

Tous les climats présentent des sites qui ont leurs admirateurs. Dans tous les climats le sentiment sait embellir la nature. Voyez sous le cercle polaire, le Lapon au milieu de ses neiges,

plongé dans les ténèbres de ses éternelles nuits. Voyez le Caffre au milieu des déserts de l'Afrique, sous les regards d'un ciel brûlant, et sur le sein d'une terre bien plus brûlante encore, jouissant avec délices des plaisirs de l'indépendance, et méprisant les chaînes dorées qu'ils porteraient sous un climat plus tempéré.

Il me serait difficile de citer une religion, même la plus délirante, qui n'eût quelque rit, quelque usage, quelque dogme, qui la rapprochât ou qui la confondît avec la nature. Les grands phénomènes, les grands agens

de la nature ont eu leurs adorateurs. Combien de peuples se sont prosternés devant le soleil, devant les étoiles, devant les richesses et les beautés des campagnes! *L'histoire des dieux de la mythologie était l'emblême des merveilles de la nature :* les premiers législateurs connaissant le goût qu'ont les hommes pour le merveilleux, voilaient ainsi sous des images riantes et sentimentales, l'explication de ses phénomènes. Les amours de Flore et de Zéphyr n'expliquent-elles pas la fécondation aérienne des végétaux monoïques et

dioïques? Erreur bien pardonnable que celle qui déifie la nature.

La faute en est aux dieux qui la firent si belle.

C'est à ce goût si universellement répandu, si profondément senti, que j'ai dû l'accueil favorable qu'a reçu la première édition de mes *Délices de la Solitude ;* car comme l'a dit le rédacteur du Mercure Français dans son n°. 17 de l'an 4, en annonçant mon ouvrage : « On » est sûr d'intéresser quand on » peint la nature. Elle offre des » tableaux si riches et si variés, » elle produit des impressions si

» douces dans l'ame sensible qui
» sait la contempler ! elle parle
» une langue si sublime et si fa-
» cilement entendue de tous les
» hommes!...» Ce premier succès m'a encouragé et décidé à donner une seconde édition de mes *Délices*; j'ai tâché d'y profiter des conseils que l'amitié et mes Aristarques ont bien voulu me donner. Je l'ai augmentée de quelques nouveaux chapitres qui entrent dans le cadre, ou dans l'esprit de l'ouvrage; j'ai placé des notes qui ajoutent au texte, ou qui servent à son développement ou à son explication.

Je le répète ici : « Tous mes
» vœux seront remplis si l'affligé
» trouve auprès de moi de la
» consolation ; si l'homme mé-
» lancolique me bénit en me li-
» sant et oublie l'horreur de sa
» situation. Si je puis faire con-
» cevoir aux bonnes gens de la
» campagne, comme toutes les
» sources de joie tarissent bien-
» tôt dans les villes, comme le
» cœur demeure froid au milieu
» de nos plaisirs bruyans ; com-
» bien au contraire la vie des
» champs est agréable ; combien
» de ressources on y trouve con-
» tre l'ennui et l'oisiveté ; quels

» sentimens purs, quelle paix,
» quel bonheur inspirent la vue
» de la verdure et le spectacle
» vivant de ces nombreux trou-
» peaux, qui, au coucher du so-
» leil, quittent à pas lents leurs
» gras pâturages; combien les
» beautés sublimes des contrées
» sauvages et imposantes, ou
» l'aspect enchanteur des habi-
» tations solitaires d'hommes li-
» bres et satisfaits ravissent l'a-
» me; combien les occupations
» champêtres sont plus intéres-
» santes que nos jeux et nos di-
» vertissemens; combien enfin
» nous oublions plus facilement

» nos peines et nos chagrins au-
» près d'un tranquille ruisseau,
» qu'au milieu des plaisirs im-
» posteurs que l'on va chercher
» à la cour des monarques ».
La Solitude, par Zimmerman, page 5.

DÉLICES DE LA SOLITUDE.

CHAPITRE PREMIER.

Le réveil de Flore, ou le retour du printemps.

QUEL majestueux tableau se déroule à mes yeux ! quelle scène imposante ! Ce voile affreux qui me cachait tant de merveilles est enfin soulevé. Ces épais brouillards qui obscurcissaient le ciel, ces neiges entassées sous lesquelles couvaient les trésors de la végétation (1), ce froid qui resserre tout, qui condense tout ; enfin toutes les horreurs de la plus ri-

goureuse des saisons sont disparues. Maintenant l'horizon est clair, le ciel est du plus bel azur, et le soleil dans sa carrière n'éclaire plus que le spectacle enchanteur de la nature renaissante... Je crois être transporté à l'époque miraculeuse de la renaissance des mondes (2). Tout ce que je vois, tout ce que j'entends me transporte, me ravit. Le doux frémissement de la nature se propage à mes sens étonnés, et en vain mon imagination cherche des termes qui puissent rendre à son gré les impressions délicieuses qu'elle éprouve. Un feu subtil et vivifiant pénètre tous les êtres; il propage par-tout le besoin, le desir de la vie. L'écorce des arbres se dilate, leurs bourgeons enflent; ils ont déjà rompu

le duvet délicat qui les enveloppe, et les feuilles voient le jour. A peine éclos, souvent ils laissent appercevoir une corolle resplendissante des plus riches couleurs; le disque du soleil s'y répète sous une infinité d'aspects, sa chaleur y est réfléchie vers un centre commun. A ce foyer de lumière, dans ce magnifique palais, l'amour s'est choisi un temple (3); j'y vois un autel, des holocaustes et des sacrificateurs. Des filets argentés, surmontés d'antères dorées, y lancent une poussière fécondante; à la faveur d'un pistil de vermeil, de corail ou de cristal, elle porte jusques dans l'ovaire de la fleur cette salutaire commotion mieux sentie que définie, qui assure la reproduction du végétal. Tout

est ame dans la nature ; la loi du plaisir régit l'univers, et les êtres qui paraissent les plus insensibles sont soumis, comme nous, à son empire.

Des végétaux moins favorisés, mais non moins heureux, présentent aussi cette différence de sexe qui fait de leur rapprochement un besoin nécessaire, une loi irrésistible. Doux zéphyrs ! soyez à jamais les discrets ministres des plus chastes amours ; votre haleine fécondante propage la vie jusqu'aux distances les plus lointaines. Plus d'une fois les enfans d'Eole ont été les messagers de Vénus.

Je demeure immobile, je crains en faisant un pas de fouler à mes pieds quelque nouvelle merveille ;

je m'asseois sur ce rocher, à l'ombre de ce marronnier, à côté de cette limpide fontaine dont les eaux vont se perdre dans la prairie. Quel trône plus majestueux que le mien ! je suis ici entouré de tous mes diamans. Le Mogol en a-t-il de plus beaux ? A mes côtés sont des touffes de renoncules, dont l'éclat le dispute au brillant des émeraudes ; sur ma tête, un dôme de verdure surmonté de girandoles argentées ; à mes pieds un superbe tapis, plus riche mille fois que tous ceux dont se vantent et Constantinople et Ispahan. Mille fleurs par la variété, par l'élégance de leurs formes, par la fraîcheur, par la vivacité de leurs couleurs, par la suavité de leurs parfums, s'y disputent à l'envi le plaisir de

surprendre, de captiver mes sens.

Si mes regards se portent plus loin, je découvre sur les coteaux des vergers d'oliviers, dont la verdure rajeunie donne l'espérance de la plus heureuse récolte. Aux expositions méridionales sont les jardins des Hespérides; des pommes d'or y brillent au milieu d'une verdure éternelle, et les fleurs les plus odoriférantes y exhalent en tout temps les plus doux parfums. Dans les plaines se voient des prairies émaillées, des champs ensemencés, tous les arbres à noyau et à pepin revêtus de leurs fleurs, comme parés de leurs plus beaux habits, pour célébrer la fête riante du retour du printemps. Plus loin d'aimables bergères, d'heureux bergers mènent paître leurs

troupeaux sur ces coteaux embaumés, où croissent le romarin, le thym et la lavande. Par-tout, dans les bois, sur les montagnes, dans les vallons et dans les plaines, des hommes heureux, riches en vertus, pauvres en besoins, unissent leurs concerts rustiques aux accens mélodieux des chantres des bois, pour célébrer le printemps, leurs amours, les délices de la solitude et tout le charme de la vie champêtre.

Hommes simples ! hommes de la nature ! combien vos jouissances doivent être pures et vives ; le seul spectacle m'en fait verser des larmes de joie.

CHAPITRE II.

Le lever du soleil, ou le départ pour la campagne.

Je m'arrache des bras du sommeil pour contempler le plus beau spectacle que l'univers puisse offrir à l'admiration des hommes. A la clarté de la lune, je grimpe à pas lents sur une colline située en face de l'orient; les étoiles brillent encore au firmament, et les plantes humides distillent la plus douce rosée. Cependant la messagère du jour, Vénus, a déjà franchi les barrières de l'horizon, et le rossignol en chantant les feux qui le transportent, semble célébrer ses influences. Mon

visage est rafraîchi par cette haleine éthérée qu'exhale la brillante aurore à son réveil. J'entends le bourdonnement des abeilles qui devancent le crépuscule pour commencer leurs excursions champêtres. Les étoiles sont moins scintillantes, et les ténèbres se replient vers les rives occidentales de l'horizon. Les points de l'orient s'éclaircissent : de toutes parts le voile de la nuit se déchire, et à l'aspect du jour la nature semble rajeunir. Tous les êtres sortent de la léthargie où le sommeil les avoit plongés, avec le jour ils renaissent à la vie. Le soleil ne paraît pas encore ; caché sous l'horizon, il prépare par des gradations ménagées, au plaisir que sa présence inspire (1). Bientôt le sommet des montagnes

se dore d'une lumière plus éclatante ; l'orient est en feu : mes yeux n'en peuvent supporter l'éclat ; enfin le dieu lui-même se montre avec pompe sur l'horizon étincelant. Son image se répète par-tout, et dans les gouttes de rosée, et sur la surface des eaux, et dans le disque des fleurs, et sur les yeux des animaux. Sa présence pénètre, anime, réjouit la nature entière.

Les feuilles des plantes, des arbres se déroulent ; leurs fleurs épanouissent les plus belles corolles ; la rosée qui les baignait se dissipe en vapeurs, ou bien elle s'écoule en larmes. Les tiges encore tendres, que l'humidité de la nuit faisait incliner vers la terre, se relèvent vers le ciel. Le vert des arbres est plus

animé; et toutes les plantes retrouvent une vigueur, une force nouvelles. Des papillons de toutes les couleurs promènent en badinant de folâtres amours; et des oiseaux de tous les ramages se livrent au plaisir, le chantent et l'inspirent. De nombreux troupeaux sortent en bêlant de la bergerie. Oh! avec quelle peine ces brebis s'arrachent de leurs tendres agneaux: on diroit qu'elles ne doivent plus les revoir. Par ce chemin bordé de mûriers s'avance gaîment une troupe nombreuse; hommes, femmes, vieillards, enfans, tous sont animés de la même joie, tous sont transportés par le desir du travail. Ce qui me frappe le plus agréablement dans ce groupe, ce sont de tendres mères qui

portent sur leur tête, et dans un berceau d'osier, le doux fruit de leurs amours (2). Epouses insensibles, qui ne connaissez pas le prix de la maternité, qui avez oublié la nature, venez dans ces campagnes apprendre à chérir vos enfans, à en faire les compagnons et les témoins de vos peines et de vos plaisirs!

Dans ce vaste guéret un laboureur plus matinal et plus laborieux, est déjà rendu à ses travaux. Ses bœufs sont attelés; d'une main il s'appuie sur la charrue, de l'autre il tient un long bâton armé d'un aiguillon; il sourit à sa femme, à ses enfans; il lève les yeux vers le ciel; il touche, le soc s'enfonce, la charrue gémit et le sillon s'ouvre. Habitans des villes, que ne pou-

vez-vous ici contempler les beautés de la nature et le spectacle intéressant, peut-être nouveau pour vous, d'une vie simple, frugale et pourtant heureuse! L'exemple du bonheur vous apprendrait à le connaître, et vous porterait à le goûter.

CHAPITRE III.

Midi, ou le repos.

Le soleil atteint le plus haut faîte de sa carrière lumineuse. Ses rayons sont plus ardens, les ombres moins inclinées. Le chant des oiseaux s'est ralenti, les bœufs ruisselans de sueur tracent encore plus lentement leurs pénibles sillons. Le journalier, le corps appesanti sur sa bêche, lève la tête, essuie avec sa main la sueur qui découle de son front, et lit dans son ombre si l'heure du repos n'est point arrivée. Les bergers ont gagné l'ombre des pins, tandis que leurs troupeaux, couchés sur l'herbe, ruminent. Le laboureur dé-

tèle, conduit ses bœufs à la prairie, et vient à l'ombre d'un olivier se reposer avec sa famille qui l'attend, et qui tressaille de joie en le voyant au milieu d'elle. Là, il oublie la fatigue qu'il a essuyée, et il se prépare à celle qui l'attend encore avant la fin du jour. Il prend le plus jeune de ses enfans entre ses bras, il le couvre de baisers; les autres lui sautent sur les genoux, tous se disputent à l'envi ses embrassemens et ses caresses. Sa femme, que ce doux spectacle attendrit, étale sur un tapis de verdure quelques fruits secs, du pain de ménage. C'est-là que l'heureux laboureur, entouré de ses enfans, goûte le plaisir si peu connu de vivre oublié et de ne devoir qu'à soi son conten-

tement et son bonheur. La gaîté, l'appétit président à ce repas champêtre; les mets en sont délicieux, et les chagrins, les soucis n'en troublent point les plaisirs : il se suffit avec ses enfans. Que lui manque-t-il en effet? Il jouit à-la-fois des plus beaux présens du ciel, et des plus douces consolations de la terre. Il partage son pain et ses fruits avec sa famille, qui avec lui bénit la providence, sourit à la nature (1), attend tout d'elle, et rien du caprice ou des injustices des hommes.

CHAPITRE IV.

Coucher du soleil, retour des champs.

Les ombres sont descendues des collines, elles enveloppent les plaines. La cime des montagnes de l'orient est seule éclairée des derniers rayons du soleil. Les vapeurs qui bornent l'horizon amortissent ses derniers feux ; ils ne répandent plus cette force, cette exaltation qui pénètrent les sens, qui élèvent l'ame, qui électrisent l'imagination ; mais ils inspirent cette douce langueur, cette mélancolie (1), qui plaisent tant au cœur, et qui portent si délicieusement à la tendresse. Vers l'occident, des nuages amoncelés, que les derniers rayons du soleil co-

lorent du plus beau rouge, semblent former un superbe lit de pourpre, où ce dieu de la lumière doit se reposer. Son disque brillant, que mes yeux peuvent fixer, touche les confins de l'horizon; il les a dépassés, pourtant je le vois encore. Par la plus agréable des illusions, cet astre se montre à nos yeux, quoiqu'il ait déjà dépassé les bornes de notre hémisphère. Il semble que ce soit à regret qu'il nous prive de sa présence; enfin il a disparu. Ces traces lumineuses qu'il laisse après lui, ces resplendissantes aréoles, ces nuages étincelans d'or, de pourpre et d'azur, ces faisceaux de lumière qui se jouent au milieu des plus brillantes ondulations, forment comme de magnifiques rideaux tirés devant les por-

tes du temple du dieu de la lumière. Il va dans un autre hémisphère, propager et perpétuer les bienfaits de la nature.

Privée du dieu qui la vivifiait, la nature semble languir, les plantes s'inclinent vers la terre. Flore serre ses beaux habits; on dirait qu'elle ne veut plaire qu'à ce dieu radieux qu'elle pleure, à ce dieu dont elle réfléchissait l'éclat (2), et dont elle multipliait les merveilles. Les bois ne retentissent plus du chant des oiseaux, et les échos cessent de répéter les sons agrestes du chalumeau. Les bergers descendent du haut des montagnes, précédés de leurs brebis, qui rangées sur plusieurs colonnes, reviennent vers la bergerie, les mamelles pleines

de lait. Le journalier charge son lourd instrument, et s'achemine en chantant vers le village. De toutes parts je les vois, réunis par bandes s'avancer gaîment, tous satisfaits d'une journée passée au sein du travail, de la paix, et qui ne laisse après elle ni repentir, ni remords. Dans ces heureux groupes, plus d'une amante réconnaît son amant; et tandis que leurs pères s'entretiennent et des travaux du jour et des travaux du lendemain, ils se regardent furtivement, et leurs yeux expriment un langage non moins intéressant, et bien plus énergique. Pour soulager leurs femmes fatiguées, de robustes laboureurs portent leurs jeunes enfans dans leurs bras vigoureux et retroussés; les mères les sui-

vent comme la brebis suit le sensible berger qui a chargé sur ses épaules l'agneau qui vient de naître. Stériles oisifs ! opulens inutiles ! vous rougiriez en passant devant ces exemples vivans de la plus laborieuse des vies ! Vous baisseriez les yeux, et une voix intérieure vous crierait : malheureux ! qui es-tu pour être étranger à la peine ? Quel important service as-tu rendu à la société, pour être dispensé de lui payer un tribut de travail ? Mais pour te punir de traîner ainsi une inutile existence, garde tes richesses, serre ton or, et sois à jamais le jouet du caprice des hommes, la victime des plus absurdes préjugés, et la proie des plus bizarres et des plus cruelles maladies !

CHAPITRE V.

La nuit, ou la méditation.

La terre est rendue au calme, et les hommes au repos. Une lumière douce éclaire seule le spectacle tranquille de la nature sommeillante. Les étoiles brillent au firmament, elles semblent réfléchir et répéter de toute part l'image radieuse du père du jour. Que le gěnie transcendant des philosophes calcule leurs distances, compasse leurs diamètres, prédise leurs éclipses! en homme de la nature, j'admire ces masses, ces foyers de lumière, qu'une main invisible, et sans doute divine, tient

ainsi suspendus sur nos têtes. L'éclat de leurs feux, la régularité de leurs cours, l'harmonie de leurs mouvemens me ravissent, et ne laissent à mon cœur d'autre sentiment que ceux de l'admiration et de la reconnaissance.

La scène change; de nouvelles décorations vont l'embellir. Du côté de l'orient se montre avec pompe un globe d'airain embrasé. A mesure qu'il s'élève son fond s'éclaircit, et après avoir dépassé l'horizon brumeux, il paraît sous cette couleur argentée, qui nous réfléchit la lumière de l'astre du jour. La lune, en consolant la terre de l'absence du soleil, semble dans son cours majestueux présider la marche de l'armée céleste. A mes yeux ignorans, cet

astre paraît le plus beau après le soleil. Que ces étoiles, qui étincellent aux extrémités de l'espace soient autant de soleils qui éclairent d'autres mondes, que ces mondes aient leurs planètes, que ces planètes aient des satellites et des habitans; rien ne m'étonne dans les ouvrages de celui qui d'un mot créa la lumière. Mais, avant tout, je me dois aux grands objets qui, placés plus près de moi, semblent plus particulièrement désignés à mon admiration.

A mesure que cet astre s'élève, j'apperçois plus distinctement les objets. Le théâtre des campagnes, plongé dans le calme le plus profond, ne présente que les scènes les plus monotones et les plus tranquilles. Les échos sont muets, les bois,

les plantes n'offrent qu'une sombre verdure; les feuilles sont repliées sur elles-mêmes, leurs fleurs sont éclipsées ; elles semblent pleurer dans leurs calices (1) l'absence du dieu de la lumière. A la clarté de la lune je vois seulement épanouir la belle de nuit; dans le concours de la beauté, on dirait qu'elle craint des rivales. Des vers luisans brillent sous l'herbe, des grillons y répètent leurs cris; dans les masures et les ruines les hibous et les chouettes font entendre, par longs intervalles, leurs lugubres cris. Des chauve-souris voltigent dans les airs, leurs sensibles prunelles bravent impunément la faible clarté de la nuit. Au lointain se perdent dans les forêts, les hurlemens des loups et des autres

bêtes sauvages. Les hommes, et tous les êtres qui comme lui, en acquittant la dette du travail, ont gagné la précieuse faculté de reposer et de prendre de nouvelles forces, goûtent dans les bras de Morphée les douceurs inexprimables du sommeil : les noirs soucis, les sombres inquiétudes, les rêves sinistres n'en troublent point la tranquillité. Ces tristes apanages de l'homme inutile et dissolu ne sont point ceux de l'homme de la nature. Que le voluptueux prolonge bien avant dans la nuit ses déréglemens et ses débauches ! que l'homme oisif retrouve sur son duvet cet ennui qui le poursuit par-tout et qui l'assomme, le repos n'est point fait pour eux ; il n'est destiné qu'à ajouter au bon-

heur des hommes qui cherchent leurs plaisirs dans la nature, et qui ne l'abandonnent jamais.

CHAPITRE VI.

Des fleurs, des sites qu'elles embellissent, et des sentimens qu'elles inspirent.

Je jouissais, au milieu du plus charmant paysage, de la fraîcheur que répandent les matinées printanières. C'était sur un coteau situé dans une des plus riantes, des plus célèbres contrées de l'Europe méridionale. On y voyait, sans ordre et comme jetés au hasard, des romarins, des buis fleuris. Des vignes sauvages y entrelaçaient leurs rameaux autour des branches et du tronc d'antiques chênes. Des rochers couverts de l'immortelle verdure des lierres lais-

saient échapper de leurs fentes des genêts, des ulex aux grappes, aux bouquets dorés; au milieu de leurs corolles rosacées, des cistes y étalaient leurs étamines vermeilles; des lilas, des seringas, des mirtes, des lauriers, y formaient par-tout des ombrages délicieux; ils mêlaient leurs parfums aux suaves odeurs qu'exhalaient les thyms et les lavandes qui croissaient à leurs pieds. Des sources y jaillissaient de toutes parts. Ici, sur les bords d'un ruisseau, des narcisses se miraient dans le cristal de l'onde la plus pure; là, les eaux serpentaient sur un lit de gazon; tantôt elles s'échappaient en nappes, tantôt elles se précipitaient en cascades à travers des pierres couvertes de mousse; enfin, elles

formaient des bassins tranquilles au milieu desquels des nympheas faisaient briller leurs pétales argentés. L'art n'y figurait point avec sa froide symmétrie : la nature seule s'y montrait avec ses simples appas, avec cette beauté virginale qu'elle conserve tant que les mains des hommes savent la respecter. A l'entrée d'une grotte ornée de guirlandes de capillaires et de polypodes, un respectable vieillard s'offrit à mes regards. Il paraissait plongé dans la méditation ; sa figure tranquille, ses yeux serens, ses cheveux blancs, m'inspirèrent de la confiance ; je l'abordai. Pardon, lui dis-je, si je trouble votre tranquillité ; la solitude de ces lieux me dit qu'on ne peut sans indiscrétion distraire le sage qui

l'habite. J'étudie la nature, et le hasard m'a merveilleusement servi en me conduisant ici, où elle est si belle. Comme vous, me répondit-il avec intérêt, j'étudie la nature, comme vous, je la trouve partout grande et sublime... (Après avoir réfléchi un moment il continua ainsi :) Les amans de la nature ne furent jamais rivaux ; ils sont tous amis, ils sont tous frères. Simples, naïfs comme elle, au premier coup-d'œil ils se connaissent, en se connaissant ils s'estiment, et de l'estime à l'amitié, vous le savez sans doute, il n'est qu'un pas..... Mon cœur l'a fait ce pas, lui dis-je avec émotion. A ces mots il me tendit la main ; je la serrai avec attendrissement, et il me permit de l'in-

terroger. Je l'entretins de la beauté du site ; il excitait déjà mon admiration, et son discours vint l'accroître. Voici comme il s'exprimait ; ses paroles se gravaient dans mon cœur comme elles coulaient de ses lèvres.

Ces bois touffus, me dit-il, en pressant leurs feuillages, semblent former les voûtes rustiques du temple de la nature. Ces chênes y versent leurs ombres tremblantes ; leurs feuilles naissantes ont toute la fraîcheur et le duvet du jeune âge ; bientôt des milliers de chatons y attireront les nombreuses abeilles de ces innombrables ruches que vous voyez sur la petite montagne qui est devant vous : vous diriez alors que l'arbre s'agite au milieu du plus doux frémissement ; on croirait être

transporté à la forêt miraculeuse de Dodone (1). O feuillage respectable, à jamais révéré ! parmi les peuples libres tu fus toujours la plus digne récompense de la vertu ; tu fus parmi eux l'objet de la plus noble ambition. Dans les mains de la patrie, tu acquittais la dette de la reconnaissance envers le héros qui l'avait sauvée. O vertu ! comme toi les attributs qui t'honorent, les emblêmes qui t'expriment, doivent être simples et répandus.... Des troncs creusés par le temps, soutiennent cette voûte de verdure. A ces colonnes agrestes, des lierres suspendent des guirlandes verdoyantes, et les couronnent du plus noble chapiteau. Le silence ajoute au respect religieux que ce lieu ins-

pire : il commande la méditation, et ce calme de la nature semble féconder le génie.

Ici s'élève une haie que la nature rend presque inaccessible ; c'est un des retranchemens de l'empire de Flore. Des aubépines s'y pressent ; leurs rameaux hérissés cachent leurs aiguillons sous les fleurs les plus brillantes. Trop souvent la peine veille sous les ailes du plaisir. Des ronces s'entrelacent autour de leurs branches, parmi lesquelles s'agitent en bouquets, en grappes, leurs fleurs ondées de rose. Les flexibles scammonées achèvent de fortifier ce retranchement redoutable. Sur cette haie impénétrable, des églantiers groupent de distance en distance des massifs de verdure hérissés

d'épines. Les églantiers y brillent de tout leur éclat. Cet arbrisseau a donné le jour à l'emblême de la beauté; il est le sauvage aïeul de la reine des fleurs : l'amour, en le cultivant, prit soin de l'embellir; et pour teindre ses fleurs, la nature chargea son pinceau dans cette même palette qui avait servi à colorer les joues de la beauté.

Ce boulevard de Flore protége le cours du plus paisible ruisseau; ses ondes se font jour à travers un taillis de cresson et de véronique qui en rallentit l'impétuosité. Parmi les touffes ondoyantes du gazon qui en fortifie les bords, des paquerettes cachent l'éclat de leurs disques radiés; ou bien elles se montrent sur ce lit de verdure, en faisant jaillir

autour de leurs fleurons des rayons argentés. Des narcisses s'y élèvent aussi ; des pervenches y opposent à la blancheur des narcisses l'azur de leurs corolles campanifor mes. A leur couleur on croirait voir renaître des violettes ; elles en empruntent la teinte modeste, sans en avoir le doux parfum. A côté rampent des touffes de pensées ; emblêmes de l'amitié, leurs couleurs douces et modestes retracent tout ce que ce sentiment a de tendre et de délicat. Les eaux de ce ruisseau se creusent des bassins tranquilles, parmi lesquels des roseaux laissent flotter au gré des vents leurs panaches aigretés. Des nympheas couvrent ces eaux de leurs larges feuilles, parmi lesquelles on distingue des fleurs

que des pétales d'or ou d'argent embellissent. Ces feuilles, ces fleurs ainsi posées sur la surface des eaux, ressemblent à des îles flottantes; plus d'une fois elles offrent des asyles à des infortunés luttant contre le naufrage. Au milieu de cet océan, des insectes viennent s'y délasser de leurs courses nautiques. Les insulaires de cet archipel les parcourent successivement, et y vivent au milieu de la plus riante verdure.

Si les attraits de Flore ajoutent aux beautés, aux harmonies des sites les plus rians, ils répandent des charmes, ils avivent les paysages les plus sombres, les plus tristes, les plus désolés. Ils versent sur ces tableaux de douleur, où sont tracées les empreintes des ravages

du temps et des fureurs de la guerre, des rayons de lumière qui en tempèrent l'horreur. L'ame se sent soulagée lorsque sur des ruines la nature laisse échapper quelques traits de vie; et aux soins qu'elle apporte à les embellir, on la croirait empressée à couvrir de son voile les plus lugubres images.

Les ornemens de la nature affectent diversement l'ame et le cœur, suivant les sites auxquels ils sont ordonnés. Majestueuse, imposante dans les forêts, sur les montagnes, elle imprime des sentimens élevés, et des pensées hardies. Vive, riante dans les bosquets, dans les prairies, elle porte à la gaîté, à la joie. Au pied des grands arbres qui bordent les rivières, elle semble inspirer le

génie. Sur les ruines, elle entraîne aux plus graves méditations; même parmi les tombeaux toujours belle, toujours intéressante, elle plaît, elle attendrit; l'ame émue s'identifie volontiers aux monumens que la nature élève aux mânes de notre vénération, de notre amour. Les souvenirs les plus chers se lient volontiers aux emblêmes qui les retracent; alors ils affectent la sensibilité, et ils font verser les larmes délicieuses de la reconnaissance, de la tendresse.... J'éprouve ces impressions en pénétrant dans ce vallon solitaire. Le silence, l'obscurité, les imposantes décorations qui l'embellissent les inspirent de toutes parts. Les feuilles des arbres sont du vert le plus foncé, le plus sombre; leurs fleurs dé-

nuées de corolles expriment aussi le deuil et l'affliction. Des pins, des sapins, couronnent les coteaux au milieu desquels ce vallon est creusé. Sur leurs troncs rougeâtres, des branches s'inclinent pour former des cônes majestueux, dont le sommet porte sur la terre, et dont la base se balance dans la région des vents. Tous ces arbres sont disposés par groupes et s'élèvent en amphithéâtre. Ces cyprès contrastent par leurs flèches avec la base des masses supportées par leur sommet. Ces pyramides de verdure donnent à ce site l'appareil le plus imposant, le plus pittoresque. L'ambition de se survivre les imita sans doute, lorsque l'orgueil donna le plan du monument qui consacrait le plus sa fai-

blesse. Les cendres des tyrans d'Egypte reposent encore sous les plus monstrueuses pyramides (2), elles rappellent toujours les folies, les crimes du despotisme, et ici la nature en embellit la paisible retraite où l'homme de bien s'est endormi. Au bas du vallon, sont dispersés des ifs, des houx et des buis. Leur feuillage les rend propres aux décorations de ces lieux solitaires et mélancoliques. Ces arbres ne perdent jamais leur verdure, dans tous les temps ils doivent honorer les dépôts, les monumens que la piété filiale, que la tendresse maternelle, que l'amour malheureux, que l'amitié fidelle confient à leurs ombres silencieuses.

Mais quittons les tombeaux.... Ces

campagnes offrent d'autres tableaux plus conformes aux sentimens que la nature inspire dans cette saison. Nous retrouverons toujours Flore, vive, aimable, enjouée, inspirant, propageant la joie et les plaisirs. Tous ces arbres fleuris célèbrent ses bienfaits, étalent ses richesses; ils sont autant de temples dédiés à la nature. Ces amandiers, ces cerisiers, ces pommiers plient sous le poids de leurs innombrables corolles. Le vent les disperse déjà; semblables aux flocons de neige que les frimats détachent de l'atmosphère, ils jonchent la terre, ou bien ils parfument l'air, ils couvrent la surface des ruisseaux qui les emportent dans leurs ondes fugitives. Cramponnés sur ces pétales comme sur de bril-

lantes nacelles, des insectes s'abandonnent sans peine à la merci des flots de cette mer tranquille, qui les rejette sur ses bords émaillés sans leur faire courir les risques du naufrage.

Indépendamment de toutes ces relations des fleurs avec les différens sites, indépendamment des douces harmonies que leurs nuances offrent à la vue, quel charme inexprimable n'exercent-elles pas sur la pensée, sur le sentiment? Qui n'a pas souri sur la fin de l'hiver, à l'épanouissement des premières violettes? Et dans l'ivresse qu'inspirent la joie et le plaisir, l'homme n'embellit-il pas avec des fleurs les trophées de la beauté? Avec elles il tresse les couronnes des vertus et les guirlandes

du génie.... Dans nos temples, la divinité n'était jamais plus dignement honorée que lorsque les hommes simples et innocens venaient lui offrir en reconnaissance de ses bienfaits, les fleurs dont elle parait les campagnes. Des législateurs enthousiastes, pour enchaîner les peuples à l'empire de leurs religions, liaient l'idée de la divinité à l'image des fleurs. Les hommes savent-ils résister au pouvoir des fictions ingénieuses, dont les emblêmes sont puisés parmi les plus aimables tableaux de la nature ?... Alors ce n'étaient pas les arbres des forêts et des vergers, les arbustes des bosquets et des jardins qui au retour du printemps se paraient des plus beaux ornemens; c'était Flore (3) elle-même qui éta-

lait à leurs yeux ses graces, sa beauté et toutes ses richesses. Ce n'était pas le mirte fleuri qui exhalait les plus délicieux parfums, c'était Vénus (4) qui respirait à l'ombre de son feuillage. La rose devait son éclat et son pourpre au sang de la déesse des cœurs. L'histoire des dieux de la mythologie était l'emblême des merveilles de la nature (5); et puisque dans ces temps reculés, il était de la destinée des hommes d'être trompés, pouvaient-ils l'être plus agréablement que par de riantes énigmes dont la nature avait le mot?

Si, aussi favorisés que certains insectes, nous avions à contempler les fleurs avec des milliers d'yeux microscopiques, quel nouveau champ

s'ouvrirait à nos recherches. Combien de nuances qui échappent à notre vue la frapperaient agréablement ! nos yeux ne seraient frappés par aucun contraste ; ils saisiraient à-la-fois les passages qui lient toutes les harmonies. Quel spectacle offert aux innombrables yeux d'un papillon matinal à caresser une rose : les rayons du soleil commencent à peine à la dorer, que pour chacun de ses yeux, son image se répète un millier de fois sur chaque goutte de rosée. Ici, ces gouttes se présentent sous la forme de soleils qui jaillissent de toutes parts d'innombrables rayons ; là, elles s'élèvent en jets d'eau, sur lesquels sont imprimées les couleurs de l'iris. Ici, elles offrent le miroir le plus uni, la

glace la plus fidelle, qui lui réfléchit à-la-fois toutes les beautés qui l'entourent. Là, en coulant le long de la corolle, elles semblent se précipiter en cascades. Ici, placées entre deux pétales, on dirait qu'elles forment un lac de cristal creusé entre des montagnes de corail. Ces feuilles coloriées ménagent dans leurs interstices des ombres, des clairs obscurs, sur lesquels les couleurs se nuancent à l'infini; elles sont comme des voiles transparens, à travers lesquels le soleil se reflette, se réfracte, se réfléchit d'une infinité de manières: le rouge y étincelle, le blanc y éblouit... Quelle foule de merveilles ces heureux insectes ont à parcourir! aussi leurs destinées sont liées à celles des

fleurs ; ils meurent avec elles (6)... Peut-on survivre à la beauté dont la nature n'offre plus l'image et le modèle !

Ici il poussa un profond soupir, et il s'éloigna de moi.

CHAPITRE VII.

Emblêmes de l'amour.

O AMOUR ! sublime attraction (1) des cœurs ! aliment divin de la sensibilité ! délicieux besoin des ames ! la plus pure des jouissances intérieures ! rempli de toi, enivré de tes charmes, je cherche par-tout tes images... J'interroge la nature, et de toute part elle m'offre tes emblêmes. Oui, tout est attraction dans la nature ; rien n'y vit isolé : les contrastes même y forment des harmonies. Ces loix admirables maintiennent l'ordre de l'univers depuis le commencement de la durée et de l'espace.

O génie de Newton ! porté sur tes ailes audacieuses, je m'élève dans les cieux à travers ces globes dont les immenses ellipses ont été concentrées par toi dans la sphère de nos connaissances. J'y vois des yeux de ton sublime entendement, ces masses lumineuses qui en imposent même aux imaginations les plus hardies, se mouvoir au gré de ces mêmes loix qui maîtrisent nos cœurs. L'ame de l'univers diversement modifiée dans les êtres, conserve toujours et par-tout la même tendance à se réunir, à se confondre. Les globes s'attirent mutuellement, et de leurs attractions que leurs masses, que leurs distances, que leurs vîtesses combinent, compensent, varient à l'infini, résulte l'ordre immuable

de l'équilibre de l'univers. Si l'enfance des mondes avait eu son historien, peut-être en nous parlant de leur origine nous eût-il entretenu des amours qui leur donnèrent naissance... La terre naquit du soleil, au témoignage d'un des plus beaux génies dont la France se glorifie; la terre naquit du soleil, au témoignage même de cette fille qui semble fière d'appartenir à un tel père par les traits de ressemblance qu'elle a avec lui, et dans son sein, et sur plusieurs points de sa surface. Le soleil, cet astre vivifiant qui propage par-tout cette chaleur bienfaisante, l'ame de la nature, lui qui communique à la terre les principes de fécondité dont il est le foyer, serait-il étranger aux émo-

tions dont il est l'agent immédiat? Et si, comme tout nous le prouve, l'architecte des mondes a suivi partout le même plan dans l'édification de ses ouvrages, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, la Terre, Herschel, donnèrent naissance à leurs satellites. Ils semblent, dans leurs cours, composer l'étonnante famille de ces orbes immenses.

Le soleil, ce grand mobile des attractions sublunaires, aspire de la surface des eaux des rosées aériennes qui échappent à la vue. En vertu des loix de l'attraction, elles se rapprochent, elles se confondent, elles forment dans le vague de l'air, des lacs, des réservoirs qui tendent encore à se réunir entre eux pour former sur nos têtes un seul océan qui

se précipite en pluies, en torrens et en cataractes.

Ce phènomène redoutable, qui parle à tous les êtres le langage imposant de la terreur, le tonnerre est le résultat des plus terribles attractions. Les vapeurs délétères que le soleil aspire de la surface de la terre, dont il la purifie, se ramassent, se condensent dans la couche atmosphérique; elles empesteraient le réservoir d'où émanent les sources de la vie : mais bientôt ces masses mophétiques s'attirent, se rapprochent, et de leur point de contact naît cette lumière étincelante qu'annonce la plus terrible explosion; par elle se décomposent ces molécules contagieuses qui se trouvent par-là réduites aux plus simples élémens. On

dirait que parmi les élémens, comme parmi les bêtes féroces, les bienfaits de l'amour s'annoncent avec des hurlemens et des rugissemens épouvantables.

Des divers points de l'horizon sont entraînées vers les montagnes qui se terminent en flèche ou en dôme, les vapeurs aqueuses disséminées dans l'atmosphère. Elles s'y condensent en nuages, et elles forment autour de ces têtes antiques des chevelures respectables : quelquefois ces nuées voilent la montagne depuis les pieds jusqu'à son sommet. De ce commerce secret du ciel avec la terre, naissent les ruisseaux et les sources : aussi, les mythologistes ont dit vrai, lorsqu'ils leur ont donné une origine céleste.

Les arbres qui peuplent les forêts, en étendant leurs branches vers le ciel, fixent autour de leurs rameaux les vapeurs aqueuses qui flottaient incertaines dans l'atmosphère. Ils sont les conducteurs naturels de ces pluies invisibles qu'ils transmettent au sein de la terre.

La mer est le centre de toutes les attractions des corps liquides. Ils tendent tous vers ce grand réservoir. Les fleuves impétueux viennent y déposer l'orgueil de leurs flots ; c'est là qu'expire la rage de leurs ondes blanchissantes d'écume. C'est là que les fleuves les plus lointains, les plus ennemis, les plus courroucés sont surpris de se voir réunis, confondus et égaux... Mais bientôt de nouvelles attractions les

soulèvent du sein de leur mère. Un soleil bienfaisant la féconde; il en fait jaillir de nouveaux fleuves qu'il attire dans la haute région, d'où ils se précipitent ensuite pour fournir leur fugitive carrière. Ainsi la terre, l'océan, l'air, forment le cercle éternel autour duquel circulent les rivières, les fleuves, les ruisseaux; ainsi les hyades, les naïades, les néréïdes, les napées, les dryades, les hamadryades, les otréades, se tiennent toutes par la main.

Les corps durs, ces emblêmes de l'insensibilité, sont soumis aux attractions de la nature: ils ont tous un aimant. Les diamans attirent la lumière: les substances calcaires, les matières vitrifiables sont les aimans de l'eau et du feu avec lesquels

elles forment des marbres, des cristaux, des verres; le fer lui-même est entraîné par le *magnes*. Nous sommes peu avancés dans la connaissance de ces attractions fossiles; les pittons des montagnes élevées en sont, peut-être les conducteurs, ils les transmettent dans le sein de la terre. Aussi les sources qui en jaillissent en charient les matériaux; les fontaines d'eaux minérales en sont la preuve. Quelquefois aussi des fleuves les roulent dans leurs ondes et vont les perdre dans l'océan. Le Niger, le Tage, le Rhône, le Pactole, &c. coulent sur des sables dorés. Ainsi, la nature semble réaliser la fable de Jupiter descendant en pluie d'or dans la tour de Danaé.

Mais ici, notre sensibilité commence à partager les émotions de ces attractions vivifiantes. Ici, le cœur reconnaît son langage; il contemple le spectacle de plaisirs assimilés à sa nature, plus appropriés à ses besoins. Les amours des plantes lui rappellent aussi cette expansion vivifiante des sens qui ouvre à la volupté toutes les portes de l'ame. Oui, pour les végétaux les attractions semblent déterminées par le desir, par le besoin du plaisir; on dirait qu'ils brillent pour plaire; qu'ils se parent pour séduire, et qu'ils brûlent de jouir.

La nature les a doués de la plus précieuse conformation. Dans le plus grand nombre des végétaux, c'est-à-dire, dans ceux qui présentent

simultanément sur la même fleur les organes des deux sexes, les étamines lancent la vapeur prolifique vers le pistil; elles y opèrent une commotion bienfaisante qui détermine la fécondation. Le plus souvent ces attractions échappent à notre curiosité; mais quelquefois aussi l'œil peut suivre les mouvemens mystérieux, les inclinations voluptueuses et toute la marche de ces attractions de vie : le pistil se baisse avec complaisance vers les étamines, et se relève ensuite avec orgueil, lorsque le vœu de la nature est rempli : ou bien les étamines forment comme un cercle d'amans autour du pistil, se pressent, s'inclinent officieusement sur lui et le comblent des plus précieuses faveurs. La nuit

favorise ces amours des plantes. La nuit couvre bien des mystères ; à la faveur de ses ténèbres, la nature dépose son luxe, et ne laisse entrevoir que ses charmes les plus touchans. C'est une amante sensible qui abandonne à son amant discret ses plus secrets appas. Son silence parle au cœur, ses scènes tranquilles disposent à la tendresse, et ses ombres mystérieuses sont les voiles dans lesquels le plaisir aime tant à s'envelopper. La nuit concentre tous les sentimens qui, pendant le jour, se répandaient au-dehors ; alors le cœur est ramené en lui-même par l'intérêt de la pensée, par l'attrait de la méditation, et par le charme de la plus douce mélancolie.

Dans les plantes dont les fleurs

ne présentent qu'un sexe, les attractions sont subordonnées aux vents et aux insectes. L'imagination brillante des poètes anciens était loin de croire que par ses fictions ingénieuses elle devinait la nature, lorsqu'elle accordait aux vents des vertus fécondantes ; ou, peut-être, ces pères des lettres avaient puisé les merveilles de leur mythologie dans les études de la nature. Ces fécondations aériennes sont surprenantes. Les fleurs chargées d'étamines laissent échapper leur poussière : portée sur les ailes des zéphyrs et des papillons, elle parvient sur le stigmate du pistil; aussi je ne suis pas surpris que Flore aime tant à être caressée par Zéphyr. Tous les insectes qui, à l'époque de la floraison, vien-

nent se loger dans les corolles des fleurs au milieu des plus brillans appartemens, n'y sont pas attirés par le luxe qui les embellit. Je suis porté à croire que ces insectes jouent un grand rôle dans les amours des plantes, et qu'ils en sont les plus fidèles ministres. A la floraison chaque végétal a, pour ainsi dire, son insecte particulier. Des papillons, des pucerons, des mouches, des fourmis, des vermisseaux, des scarabées, y fixent alors leur demeure : ils se promènent alternativement et sur les étamines et sur les pistils, dont ils fécondent les ovaires en déposant sur leurs stigmates la poussière dont leurs poils, leurs pattes, ou leurs ailes sont chargés. Telles sont les harmonies des végétaux avec les

insectes; ils se tiennent tous par une chaîne de plaisirs dont l'amour resserre les anneaux.

A mesure que je m'élève dans l'échelle des êtres, la sensibilité se présente sous des formes encore plus attrayantes. Parmi les animaux, ces attractions rappellent toute la volupté attachée aux nôtres, et toujours l'amorce du plaisir semble décider de leur succès et en renouveler le doux spectacle. Les plus petits insectes, comme les plus gros quadrupèdes, sont soumis aux mêmes loix.

Les papillons, qui semblent emprunter des fleurs dont ils sont les premiers amans, et leur légéreté et leur éclat; qui, comme elles, comptent leurs époques avec des années

de quelques jours, avec des jours de quelques heures, avec des heures de quelques instans, n'existent que pour l'amour; comme elles, ils ne vivent que pour en goûter les délices, pour en perpétuer les bienfaits et pour en multiplier les images; ils en sont les plus rians emblêmes, ils en offrent les plus aimables tableaux. Leurs ailes bigarrées secondent leur légéreté, leur inconstance, et à leur éclat, à leur vol incertain, à tous leurs jeux folâtres, on dirait que ces enfans de l'amour se sont couverts de son bandeau pour se livrer à toutes ses aimables folies... Si les vers luisans brillent sous l'herbe, c'est pour l'amour. C'est lui qui allume en eux ce feu phosphorique (2); c'est lui qui l'entretient.

C'est un phare destiné à éclairer les amours du plus heureux Léandre.

Les amours des poissons présentent des particularités qui n'appartiennent qu'à cette classe d'animaux ; pour eux les attractions sont uniquement dirigées vers les objets qui, pour tous les autres, n'en sont que le résultat. Leurs jouissances sont étrangères à ces tendres rapprochemens, à ces douces étreintes qui semblent réunir et confondre les sentimens, les desirs et tout ce qui les inspire et les fait partager. Attirée vers le rivage par les herbes qui y croissent, par les insectes qui s'y nourrissent, la femelle répand son fret gluant sur les cailloux, sur les rochers; cet acte de maternité est exercé avec tous les signes de

la joie et du plaisir. Le mâle la suit en versant sa laite sur ces innombrables œufs qu'il féconde ainsi hors du ventre de la mère. Ce dépôt de l'amour semble abandonné à la merci des ondes ; mais les néréïdes en prennent soin : la saison des autans est passée, et toujours le trident de Neptune respecta le berceau de ses sujets.

Les oiseaux partagent et inspirent les sentimens les plus délicats, les attractions les plus voluptueuses de l'amour : aussi les poètes n'ont pas manqué de lui donner des ailes, et d'atteler au char de Vénus des cygnes, des colombes ou des moineaux. L'harmonie du chant, la beauté du plumage déterminent pour eux la plus douce union : les paysa-

ges les plus variés n'offriraient que des sites monotones, s'ils n'étaient animés par les concerts, par les jeux de ces tendres enfans du plaisir. Alors, quelles douces images ils retracent aux amans qui viennent sous ces ombres tranquilles goûter les délices de la solitude ! Un chant plaintif, des gémissemens attirent les regards de l'amour vers une épaisse feuillée. La contemplation du plus doux spectacle suspend l'effusion du sentiment. Les ailes agitées d'un léger frémissement, les becs engagés l'un dans l'autre, des tourterelles expriment ce que la nature et la solitude inspirent avec tant de force. Heureux couple, le desir vous anime, l'amour vous enflamme, le plaisir vous récompense,

la nature vous sourit. Soyez à jamais l'image et l'emblême des plus tendres, des plus pures attractions de l'amour.

L'homme sans cesse dominé par l'intérêt, par la cupidité, n'a que trop souvent contrarié la nature et détourné ses inspirations : il a sur-tout exercé cette odieuse domination sur les animaux auxquels il a imposé le joug de la domesticité. Non content de les arracher à la nature, trop souvent il a étouffé en eux cette voix puissante qui les rappelait à cette mère sensible par l'organe du plaisir, et l'amour, ce sentiment de feu, libre comme la volonté dont il est la plus touchante expression, a été soumis à ses froides spéculations. Le systême de polygamie (3) que

l'homme a introduit dans les amours de la plupart des animaux domestiques, en a singulièrement altéré les charmes. Aussi parmi eux, ces tendres sollicitudes, ces soins attentifs et assidus qui survivent au plaisir, et qui adoucissent pour la femelle les peines inséparables de la maternité, sont étrangers aux grossières inclinations du mâle : ses desirs n'aspirent qu'après l'œuvre matérielle de l'amour. Sa tâche remplie, la compagne de ses plaisirs, les individus qui leur doivent le jour, tous ces objets si précieux à la sensibilité, à la tendresse, sont indifférens, sont nuls pour cet amant égoïste. La malheureuse femelle supporte tout le poids de la maternité. Sa patience doit seule venir à bout de

l'embarras de la portée, des douleurs de l'accouchement, et des peines de l'alaitement.... Mais regagnons les montagnes, rentrons dans les forêts si nous voulons encore jouir de ces scènes de plaisirs qui datent du premier desir, et qui finissent longtemps après la dernière jouissance: nous y trouverons d'heureux habitans dont les amours portent toujours le caractère de la plus douce sensibilité, et dont les inclinations pacifiques ne s'annoncent que par les témoignages de la plus franche amitié.

Les chevreuils, les daims et tous les autres timides habitans des bois, en se livrant à l'amour, forment des sociétés unies par le plaisir, et qui se soutiennent au milieu des affec-

tions les plus tendres. Ils se réunissent ; ils parcourent ensemble le sommet des montagnes les plus élevées ; ils broutent de compagnie le gazon des cimes les plus escarpées ; ils se désaltèrent à la même fontaine ; ils s'endorment sous le même feuillage... Le tronc caverneux d'un vieux chêne est désigné pour voir réaliser les espérances des plus innocentes amours ; des mousses, des feuilles, des herbes sèches y sont entassées. Des broussailles, des buissons en masquent, en protégent l'entrée : enfin, le terme arrivé, la femelle se débarrasse du plus doux fardeau ; ses lèvres, sa langue en le léchant semblent épancher sur lui l'expression de sa tendresse. Cependant le faon se soutient en chancelant sur ses

pieds mal assurés; les genoux inclinés, ses lèvres pressent en tremblant le mamelon; un lait pur et bienfaisant vient, pour la première fois, lubrifier sa bouche, son gosier, et leur communiquer une chaleur, une force nouvelle... Le mâle fait une garde exacte au-dehors. Ses cris avertissent la biche de la présence de quelque ennemi; muette, immobile, elle s'incline sur son faon; ses oreilles dressées sont attentives au plus petit bruit, elles frissonnent au souffle du vent qui agite les feuilles. La malheureuse est plongée dans les plus vives alarmes. Cependant le mâle s'est courageusement présenté aux chiens, aux chasseurs qui se dirigeaient vers le gîte. Par sa fuite simulée, il les en a écartés;

mais ils le poursuivent ardemment à travers les bois. Victime de l'amour conjugal et de la tendresse paternelle, il succombe quelquefois sous les traits, sous le nombre de ses implacables ennemis. Ses larmes ne sauraient toucher ces barbares; et ce bon père, en expirant, semble par l'expression de ses yeux, par ses soupirs répétés, par ses sanglots, respirer encore pour les sentimens les plus tendres..... Mais, lorsqu'il est sauvé par ses ruses et par l'agilité de sa course, avec quelle joie il revoit sa chère famille! La biche s'est élancée au-devant de lui à travers les broussailles; le faon bondit, ils le lèchent; par ses sauts, il semble échapper aux témoignages de leur tendresse. Sous peu de jours

il les suit sur la pelouse qu'ombrage le chêne hospitalier qui renferme les lares de cet heureux ménage. Il y broute l'herbe la plus fraîche et la plus tendre ; il s'y livre à mille jeux. Peu à peu, il s'enfonce dans les bois ; l'attrait d'une nouvelle nourriture, les charmes de la liberté, les plaisirs de la verdure l'y égarent. Bientôt les liens qui le retenaient auprès des auteurs de ses jours se relâchent, les sentimens qui le ramenaient auprès d'eux, s'affaiblissent; enfin, pour être tout-à-fait à la nature, il rompt avec tout ce qui pourrait gêner son indépendance, jusqu'à ce que l'amour, en lui faisant connaître de nouveaux plaisirs, le ramène à ces mêmes devoirs dont il fut autrefois l'objet chéri (4).

Les amours de l'homme rassemblent tout ce que les amours des autres êtres présentent d'intéressant et de sentimental; au centre de toutes les harmonies doivent se confondre les expressions, les mouvemens d'un des plus beaux accords de la nature. Douce sensibilité! naïve simplicité! compagnes de l'amour ingénu! pénétrez mon ame de vos tendres influences. Je vais tracer le tableau touchant des plaisirs les plus délicats, le charme des plus vives attractions de la nature, les amours de nos premiers amans.

L'univers sortait à peine des mains de son créateur, pour la deuxième fois seulement le soleil versait sur la terre les flots de sa douce lumière; et déjà le théâtre du monde offrait de

toutes parts des scènes sentimentales, des tableaux sublimes, où la nature peignait tour-à-tour le plaisir et l'amour. Déjà les bois, les airs, les eaux étaient peuplés d'amans heureux et triomphans. Au milieu de ce bonheur universel, l'homme seul soupirait; il se sentait ému, transporté par le sentiment nouveau d'une volupté inconnue. « Dieu de la nature, s'écria-t-il, ô toi par qui tout se meut et respire ! quel spectacle frappe ma vue, et attriste mon cœur! Autour de moi tout se recherche, tout s'unit; moi seul je vis isolé; moi seul je souffre. Mets le comble à tes bienfaits, que le plus beau de tes ouvrages te ressemble dans la plus précieuse de tes facultés. Les accens de mon cœur man-

quent au concert que forment à l'envi tous les êtres, qui te remercient, moins du bienfait de la vie que du plaisir de la donner. Je ne suis pas indigne du bonheur; tu m'as créé à ta ressemblance, et je me sens animé du souffle de ta divinité ».

Il dit, et soudain, il sentit ses yeux s'appesantir; un voile lui déroba le spectacle de la nature, ses genoux plièrent sous lui, et un doux sommeil l'enleva à sa mélancolie.

Adam ne souffrait pas seul dans l'univers. La mère de tous les hommes était aussi agitée d'une tendre inquiétude. « Je ne puis définir ce que j'éprouve, disait-elle; les merveilles de la création me jettent dans l'admiration, mais les soupirs de

mon cœur m'étonnent encore davantage. Pourquoi le bonheur de tout ce qui m'entoure, ne complète-t-il pas le mien? Malgré moi, je me sens émue... attendrie... Ces oiseaux me font envie ; ils sont deux... comme ils se fixent! Ah! ils se suffisent dans l'univers: rien n'altère leur bonheur. Mes agitations leur sont inconnues, et mes soupirs n'arrivent pas jusqu'à eux ».

La présence d'Eve n'effraya pas les deux tourterelles; leurs caresses insultaient à sa douleur; elles se succédèrent long-temps au gré de l'amour et du plaisir. Cependant, elles s'envolèrent vers une fontaine dont les eaux fraîches et limpides semblaient destinées à tempérer leurs vives ardeurs : des orangers l'om-

brageaient, et un gazon fleuri en driapait les bords. Eve les suivit, et ses regards inquiets les cherchaient, et dans le feuillage où elles s'étaient posées, et par toutes les ombres mystérieuses qu'il multipliait autour du bassin : ses yeux se fixent sur le cristal de ses ondes : mais, ô surprise! que voit-elle! « Mon cœur ne me trompait pas, s'écria-t-elle, lorsqu'il m'entraînait hors de moi. Le voilà cet autre moi-même après lequel je soupirais; sa bouche me sourit, ses yeux m'appellent, ses bras s'élèvent vers moi !... Heureux oiseaux, maintenant vous ne me faites plus envie; moi aussi je vais être heureuse, et du bonheur d'un autre. Oh! je me sens entraînée... ».

Soudain, elle se penche vers le bassin, ses mains effleurent une surface humide, sur laquelle se joue son image que ses yeux peuvent seuls atteindre. En vain ses bras s'enfoncent dans l'eau pour arriver jusqu'à elle, cette image fugitive leur échappe toujours; et de la plus flatteuse espérance il ne lui reste qu'une illusion, dont le prestige et le souvenir ajoutent à sa langueur et à ses inquiétudes.

La douleur, le chagrin lui firent abandonner ces ombres perfides, où le bonheur se peignait déjà pour elle, tel qu'il devait être un jour pour ses enfans; c'est-à-dire une chimère, un prestige, une brillante illusion... Elle parcourait tristement les riantes solitudes d'Eden. L'amour,

dont son cœur sentait le besoin, mais dont il ne savait pas encore démêler les émotions,la conduisait; et le bonheur l'attendait au pied de ce même figuier, où le père des humains goûtait dans les bras du sommeil les charmes de ces mêmes illusions, dont le prestige l'avait séduite dans sa propre image. Le calme, le silence, amis de sa mélancolie, l'arrêtent sous ces ombrages. Les oiseaux du ciel avaient suspendu leurs concerts; ils respectaient le premier sommeil du roi de la nature.

Eve affligée des illusions qui l'avaient trompée, n'osait se livrer à des espérances séductrices. La bonté paternelle du Dieu qui l'avait créée aurait dû rassurer son ame craintive, et calmer ses inquiétudes,

lorsque tout ce qui avait vie était heureux de ses bienfaits. Mais au commencement du monde, comme aujourd'hui, le chagrin ne voyait rien au-delà de ses peines, et la mélancolie avait déjà su jeter des charmes sur celles dont la sensibilité s'honore.

Au milieu du désordre de ses pensées, Eve porta ses yeux distraits au pied de l'arbre qui protégeait le repos du premier des hommes, et elle détourna subitement la vue. Le souvenir de sa première illusion lui fait redouter le charme de toutes celles qui viendront encore la surprendre. Mais ses regards ont beau s'éloigner, son cœur les dirige malgré elle : un attrait inexprimable et irrésistible les fixe sur ce même objet au-

quel son imagination prévenue ne prête que le mérite d'une apparence trompeuse. Une illusion l'a séduite à la vérité; mais le Dieu dont tout annonce la puissance et les bienfaits ne saurait-il revêtir le plaisir des charmes de la douce réalité? « L'image de cet autre moi-même, disait-elle, est différente de celle qui m'a déjà trompée. Un léger sourire anime seulement ses lèvres, ses regards ne provoquent pas les miens. Sa physionomie calme annonce la paix de son cœur, la tranquillité de son ame et le repos de ses sens. Quelle majesté dans tous ses traits; ils étincellent de beautés qui m'étaient inconnues... Ah! je me sens entraînée; et dussé-je être encore trompée, il faut que je cède ».

Pendant le cours de ces réflexions, le cœur d'Ève s'enivrait de la volupté la plus pure, et Adam goûtait dans les bras du sommeil le charme de la plus douce rêverie. Son imagination lui retraçait l'image inconnue de celle, qui seule dans la nature pouvait remplir ses espérances; déjà il était heureux en songe. Le souffle de la divinité animait son imagination, il n'est pas étonnant qu'elle fût digne des impressions de la beauté. Cependant le charme qui tenait tous ses sens enchantés se rompt, Adam ouvre ses yeux à la lumière, et son bonheur s'évanouit.

« Dieu de la nature, s'écria-t-il, offre à mes regards cet autre moi-même, que mon cœur voit sans cesse et que mes yeux cherchent en vain.

Quelle douceur, quel charme dans sa physionomie !... Oh ! non, je ne suis pas le plus beau de tes ouvrages ; tu m'as fait voir en songe, jusqu'où ta puissance pouvait s'étendre pour créer la beauté... Puisque tu t'obstines à le dérober à ma vue, appesantis encore mes paupières, ferme mes yeux à ta lumière ; de toutes tes merveilles je n'admire que le rêve qui m'a séduit... Qu'entends-je ? un soupir inconnu vient de frapper mon oreille... est-il dans la nature un autre être que moi qui soit à plaindre ? heureusement pour la terre ne suis-je pas le seul malheureux... « Mais que vois-je ? ô ce n'est plus un rêve ! ce n'est plus un prestige. Ils sont déjà dans les bras l'un de l'autre, leurs cœurs sont

confondus; l'univers disparaît à leurs yeux, et pour la première fois, le soleil éclaire le triomphe des premiers amans heureux.

CHAPITRE VIII.

Emblêmes de l'amitié.

Douce amitié ! toi dont les bienfaits consolent des rigueurs de l'amour ! toi qui précèdes ses triomphes, toi qui survis à ses transports ! tu fus donnée à l'homme pour doubler sa puissance, pour calmer ses soucis, pour charmer ses douleurs, pour essuyer ses larmes; aussi tu fais sa consolation et sa joie à toutes les époques de sa vie. Reçois un hommage dicté par toi-même; il est inspiré par le souvenir, par le sentiment de tes bienfaits, de ces bienfaits ineffables que je sens

gravés dans mon cœur, et dont la nature m'offre par-tout des emblêmes. Oui, en jetant un coup-d'œil sur la scène vivante de la création, je vois autour de moi les plus rians tableaux du sentiment dont mon cœur est rempli, et dont la nature semble propager par-tout le bienfait.

Les chênes touffus qui s'élèvent dans les bois, eux qui fixent autour de leurs rameaux les zéphyrs et les oiseaux, tendent des branches protectrices aux arbustes qui végètent à l'ombre de leurs feuillages. Des lierres serpentent en tresses autour de leurs troncs; ils confondent leurs guirlandes à celles que forment aussi les tiges grimpantes des viormes, des smilax, des chèvrefeuilles, dont

les innombrables bouquets viennent ceindre les branches les plus isolées; ils les embellissent des ornemens que la nature leur avait d'abord refusés. Toutes ces plantes grimpantes, en se distribuant autour du tronc et des branches de leur bienfaiteur, déploient avantageusement leurs feuillages, et distribuent leurs fleurs et leurs fruits au gré du soleil, des zéphyrs et des oiseaux. Des capillaires cachent souvent de leur verdure les racines qui rampent aux pieds du tronc; ils y retracent l'image du printemps lorsque l'hiver et ses neiges s'appesantissent sur les branches. Des mousses veloutées et filamenteuses, des lichens membraneux et chagrinés incrustent les rameaux auxquels les arbrisseaux grimpans

refusent des bouquets et des guirlandes ; et lorsque la nature végétale paie aux frimats le tribut de ses fleurs, de ses fruits, de son feuillage, de ses ombres, ces plantes parasites semblent briller de tout l'éclat de celles auxquelles elles survivent. Cet éclat, cette fraîcheur sont dus à la chaleur bienfaisante qu'entretient toujours dans l'arbre le mouvement de la sève, lors même qu'il paraît suspendu. A leur tour, ces faibles végétaux protégent l'arbre contre les rigueurs dont il les défend lui-même ; on dirait qu'ils sont pour lui ce que les poils sont pour les quadrupèdes. On a observé que la végétation des mousses et des lichens sur les arbres, comme l'accroissement des poils sur les ani-

maux, sont toujours en raison directe de l'intensité du froid. Ainsi, tous ces végétaux si différens en formes, en qualités, se tiennent par une chaîne de bienfaits, à laquelle ils concourent tous.

Ces attractions de l'amitié s'expriment d'une manière bien riante dans l'union de l'ormeau avec la vigne. Virgile (1) à qui l'enthousiasme révèle si souvent le mot des plus aimables fictions, a vu dans ces étreintes amicales, des enlacemens amoureux ; aussi a-t-il prétendu que la vigne se mariait à l'ormeau. Par cet heureux commerce, l'orme n'offre point aux oiseaux des ombres stériles : ceint de pampres verts, couronné de grappes vermeilles, il élève fièrement ses branches, auxquelles

l'amitié suspend les plus beaux monumens de sa générosité. Ainsi, la nature se sert de ses plus douces attractions pour rétablir l'équilibre de ses bienfaits.

C'est sur-tout dans les familles des végétaux les plus grêles que les images des attractions de l'amitié sont plus multipliées. Ce sentiment rapproche les végétaux les plus faibles, comme les animaux les plus innocens. Réunis en masse, ils forment une espèce de coalition dans laquelle, en se tenant comme par la main, ils deviennent plus propres à conjurer les attaques des élémens et les intempéries des saisons. Les plantes graminées en offrent des exemples par tous les sites. Ces végétaux ne croissent jamais isolés,

ils viennent toujours par bouquets, par touffes, qui constituent souvent d'immenses forêts.

Ce sentiment de la faiblesse qui détermine les attractions de l'amitié s'observe dans toutes les classes d'individus qui ont à redouter de cruels ou de terribles ennemis. On dirait que la nature veut suppléer par le nombre, ce qu'elle refuse du côté de la force ou du courage. Parmi les insectes, les abeilles, les fourmis se réunissent en nombreuses nations, tandis que les tarentules, les araignées, les scorpions vivent isolés. Les monstres marins parcourent solitairement les vastes prairies de l'océan, et chassent devant eux d'innombrables armées de harengs et de sardines. Les aigles, les milans,

et tous les oiseaux de proie s'isolent parmi les nuages, et à leur approche les chardonnerets, les linottes, les sansonets s'envolent par nuées. Les lions, les tigres règnent sur autant de régions différentes dans les déserts de l'Afrique, tandis que les chèvres, les bœufs, les moutons se réunissent en paisibles troupeaux. Même, parmi les hommes, les êtres les plus puissans, les plus cruels, ne trouvent que trop souvent à exercer leurs fureurs sur des sociétés tranquilles et innocentes. Ainsi, cette attraction qui tend à réunir les êtres qui ont à redouter d'autres ennemis plus forts, est l'instinct de la faiblesse qui cherche à s'étayer de tous ses moyens. Cette vue de la nature est admirable : car que serait

devenue la terre, si, pour le malheur de ses paisibles habitans, il y avait eu de ces associations monstrueuses d'êtres féroces et cruels? un théâtre de dévastation et de mort. L'apparition d'un seul lion sème la terreur dans toute une province, celle d'un seul loup dans tout un troupeau, celle d'un requin sur toute une plage, celle d'un oiseau de proie dans toute une basse-cour, celle d'une tarentule dans tout un ménage, le règne d'un Néron (2) a épouvanté la terre... Que serait-ce donc si la nature avait prodigué la race des êtres cruels et méchans?

Indépendamment de ces rapprochemens généraux, communs à des classes entières d'animaux, il est en eux des mouvemens encore plus

particulièrement dictés par ce sentiment attractif que j'ai nommé amitié, sentiment qui lie souvent des individus de familles différentes. Ce sont quelques exemples de ces attractions particulières que je veux citer. Je ne parlerai point ici de ces attractions que l'habitude ordonne, que la crainte ou l'espérance entretiennent; mais bien de ces mouvemens spontanés que la nature seule détermine, et desquels on ne peut pas toujours se rendre raison.

Tout Paris a admiré ce lion que l'on voyait dans une des loges du Jardin des Plantes. Il avait adopté un chien, pour ami. On aurait dit que cédant au charme des plus douces attractions, les cris d'une victime avaient été pour lui les accens

de l'innocence suppliante, et que son courage avait rougi d'une victoire, que sa générosité désavouait. Avec cet ami nouveau, le lion oubliait ses droits, et sur-tout sa force; il ne l'eût rappelée que pour se dévouer à sa défense. Il se prêtait à ses jeux folâtres avec toute la complaisance d'un bon père que les espiégleries de ses enfans amusent. Enhardi par l'amitié, le chien pressait entre ses lèvres les griffes du lion, ces griffes terribles qui étaient si souvent teintes de sang; il mordait impunément sa gueule, cette gueule redoutable, armée de si cruelles mâchoires; il s'enlaçait dans les contours de sa queue, de cette puissante queue, dont les battemens auraient pu renverser les animaux les

plus forts. Aussi la fureur du lion se réveillait, lorsqu'on lui enlevait cet ami que son cœur s'était lui-même créé; alors ses yeux s'enflammaient, ses prunelles étincelaient, sa crinière se hérissait, de sa queue il faisait retentir ses flancs et les airs ; tous ses mouvemens annonçaient les agitations de sa rage, qui s'exhalait encore par des rugissemens effroyables. Aux terribles accens de sa fureur, succédaient le silence, l'abattement du désespoir, et bientôt le plus féroce animal serait expiré, victime de l'amitié, pour avoir trop connu ses douceurs et ses charmes... Mais la joie habitait encore la prison, lorsque le chien lui était rendu. Ce retour était célébré par de nouveaux jeux, par de nouvelles ca-

resses toujours franches, toujours sincères. Il était beau, de voir ainsi l'amitié resserrer dans le cœur d'un lion, des liens qu'elle avait elle-même formés ; ils ne devaient se rompre qu'avec ceux de la vie. Aussi ces deux amis n'ont-ils pu se survivre (3).

Les poissons les plus monstrueux ont aussi des amis que leur voracité respecte, et que l'amitié attache à leurs pas. Le requin est entouré de petits poissons, appelés pilotins, et qui se jouent impunément autour de lui ; ils l'accompagnent par-tout, et il souffre qu'ils se nourrissent des débris qui échappent à sa gloutonnerie. La baleine est toujours précédée d'un petit poisson qu'on nomme gouverneur, qu'elle suit complaisamment, par toutes les voies

qu'il semble lui tracer. Au témoignage d'Aristote et de Pline, le crocodile, le plus cruel, le plus vorace des amphibies, ouvre sa gueule effroyable, aux becquetemens des roitelets qui viennent, en voltigeant, se nourrir des débris de poisson qui ont resté dans les intervalles des dents de ses cruelles mâchoires.

Mais, c'est sur-tout ici, le triomphe des attractions de l'amitié. Cet instinct qui attache le chien à l'homme, et à tout ce qui lui est cher, en exprime le tableau le plus touchant et le plus vrai. Dans cet animal, l'amitié semble avoir concentré ses affections les plus pures, les plus vives, les plus désintéressées ; en lui ce sentiment est indépendant de tout ce qui peut flatter les sens et

satisfaire l'amour-propre. Le malheur même semble plus particulièrement le fixer. Combien d'infortunés abandonnés des hommes, négligés de la fortune, n'ont trouvé de consolations que dans les caresses de cet ami fidèle et incorruptible? Privés de la lumière, combien de Bélisaires ne trouvent dans l'univers entier, parmi la foule des hommes, qu'un chien pour guide, pour protecteur, pour appui? Parmi les chiens, ces sentimens survivent au maître; je dis mieux, au compagnon qui en est l'objet. Les tombeaux des hommes ont été arrosés des larmes de ces fidèles amis, et parmi eux aussi, l'amitié compte des martyrs. Tant il est vrai que pour un cœur sensible, le besoin le plus pressant, est

bien moins de vivre, que d'aimer.

Tous les animaux utiles ne tendent-ils pas à se rapprocher de l'homme ? ne viendraient-ils pas toujours à ses pieds, comme pour reconnaître sa puissance, et contempler son bonheur, s'il savait encore s'en faire aimer, et s'il ignorait l'art funeste, de s'en faire craindre ? Mais il s'est malheureusement rendu le tyran de la nature, le bourreau des animaux, lui qui aurait dû en être sans cesse le bienfaiteur et l'ami. Ils accourent sur ses pas, ils se sentent entraînés vers lui, ils l'abordent avec confiance, tant que le barbare, de sa main cruelle, ne les repousse pas (4).

Contemplons un moment, l'homme lorsqu'il aborda, pour la pre-

mière fois, ces plages ignorées, où la nature seule lui présentait une esquisse de tous les bienfaits, dont elle peut le combler. Là, sous les ombrages les plus délicieux, la main du temps avait entassé des lits de mousse et de verdure, sur lesquels il respirait avec la fraîcheur, le parfum nouveau des fleurs les plus suaves et les plus brillantes. Les arbres y inclinaient leurs branches antiques, comme pour lui tendre leurs ombres et leurs fruits. Des nuées d'oiseaux que la terreur n'avait jamais épouvantés, chantaient sur sa tête, et leurs amours, et l'hommage qu'ils semblaient rendre à ce maître nouveau. Des troupeaux de daims et de chamois, frappés de la douceur et de la sérénité de ses regards,

l'approchaient avec confiance, léchaient ses mains, comme pour implorer ses bienfaits, ou du moins sa protection. La nature entière semblait sourire à son arrivée sur ces bords inconnus, et lui offrait de toutes parts, des tributs, des hommages et des plaisirs... Mais le génie de la destruction fait entendre son funeste cri ; le signal de la mort est donné, et sous un ciel toujours serein, le fracas du tonnerre éclate. Pour la première fois, un bruit terrible vient porter dans ces paisibles lieux, la désolation et l'effroi. Les oiseaux s'enfuient, et avec la rapidité du vent, au milieu des forêts les plus touffues. Tous les animaux ont disparu : ils ont regagné précipitamment leurs rochers et leurs antres.

Quelques-uns périssent victimes de leur confiance, sous les coups des plus perfides ennemis...

Voyons au contraire, avec quels transports, avec quelle effusion de sensibilité, les hommes se laissent maîtriser par les attractions de l'amitié, lorsqu'ils sont encore près de la nature. Heureux compagnons de Cook ! vous vîtes le plus beau triomphe de la philanthropie, lorsque vous abordâtes pour la première fois, ces îles fortunées, où l'amitié avait un temple dans le cœur de chacun de ses habitans, et que vous surnommâtes avec tant de raison, *les îles des amis*. Attirés sur le rivage, ces insulaires offraient au soleil le plus beau spectacle qu'il eût encore éclairé, celui d'un peuple entier rendant

hommage aux plus beaux sentimens de la nature, et venant au nom de l'amitié exercer tous les devoirs de l'hospitalité, envers des hommes qui leur arrivaient d'un monde inconnu, qu'ils croyaient leurs amis, puisqu'ils étaient leurs semblables, et puisque leurs cœurs les entraînaient à eux. Couvert de fruits et de rafraîchissemens, le rivage ressemblait à une table immense, à laquelle se resserraient les liens de la plus douce fraternité, à laquelle l'amitié et l'amour rivalisaient et le disputaient en tendresse. Dans cette fête de la philanthropie, ces peuples réunis, offraient le tableau de cet état fortuné, dont les vices de la civilisation nous ont fait descendre; de cet état que nous n'aurions jamais

dû quitter; de cet état vers lequel les attractions de l'amitié nous ramènent sans cesse.

CHAPITRE IX.

Amours des oiseaux et leurs nids.

Ce chapitre est le plus intéressant de l'histoire des oiseaux. Il offre le tableau des plus pures, des plus vives affections de l'amour... Tendres amans ! fidèles époux ! auriez-vous dans ces bois, choisi vos modèles ? Les arbres, les buissons me retracent par-tout, l'image de vos amours; ils retentissent des plus tendres accens. La nature se ressemble toujours dans ce qu'elle produit d'aimable ; et si elle plaît par tant de moyens, ceux qui nous intéressent le plus, sont toujours puisés au milieu des scènes attendrissantes de la sensibilité, de la tendresse.

L'amour qu'on nous représente avec des ailes, pour exprimer sa légéreté, son inconstance, trouve pourtant parmi les oiseaux, ses plus fidèles, ses plus constans adorateurs. Répondez, innocentes colombes, tendres tourterelles, mélodieux rossignols, gentilles fauvettes, voyageuses hirondelles; vous-mêmes, dont le caractère féroce et le goût carnivore (1) semblent éloignés des plus douces affections, lugubres corbeaux, sinistres corneilles, aigles terribles, impitoyables vautours, vous tous habitans des airs qui n'avez pas subi le joug de notre domesticité, ne vous voit-on pas toujours réunis par couples, promener dans les airs, dans les bois, autour de nos habitations vos éternelles amours.

Cette saison de la vie est marquée dans tous les êtres, par les faveurs les plus signalées. Alors, les plantes étalent au milieu de leur verdure, les fleurs les plus brillantes, les papillons, les plus riches couleurs, et des vers que nous foulons sous l'herbe, semblent emprunter l'éclat de la lumière. Alors les animaux affectent les formes les plus élégantes, les attitudes les plus fières; les oiseaux se parent du plus superbe plumage; ils le déploient avec orgueil, pour en faire remarquer les nuances; par des cris, des gloussemens, des chants, des accords, des gazouillemens, ils expriment le besoin qui les presse, les desirs qui les animent. Et l'homme lui-même, quelles formes ne revêt-il pas? de

quels sentimens n'est-il pas susceptible ? et lorsque dans son cœur, l'amour s'allie à la vertu, alors il n'est accessible qu'aux impressions, qu'aux sentimens, dont il peut se glorifier aux yeux de celle qu'il aime. Tels sont les effets, tels sont les charmes de l'amour. Le Dieu des cœurs propage la vie, par les impulsions les plus douces, sur les ailes du plaisir.

Ici, à l'ombre d'un buisson, le rossignol exprime sa langoureuse flamme. Vénus l'anime, Apollon semble l'inspirer. Il veut être seul entendu; pour cela il choisit la solitude ou le silence de la nuit; et quand, pendant le jour, il chante ses plaisirs, ses amours, tout se tait autour de lui. Quelle expression dans son chant !

immobile sur une branche, les yeux fixés sur sa femelle, son cœur semble animer son gosier. Tantôt ce sont les soupirs de l'amant timide, tantôt les accens animés de l'amant heureux; tantôt les modulations touchantes du desir; tantôt les sons mélancoliques de la langueur; enfin tous les talens de l'harmonie musicale (2) sont déployés par ce chantre des bois. Si les charmes de la mélodie, si la magie des sons, ont amolli des cœurs barbares, enchaîné la colère, appaisé le délire du désespoir, quel empire n'auront-ils pas, lorsqu'il s'agira de développer la sensibilité, d'inspirer l'amour, et de mettre les cœurs à l'unisson du sentiment.

L'art de plaire varie dans ses

moyens. Quelquefois l'amant se fait honneur de son plumage. Cet ardent pigeon, qui veut vaincre la feinte résistance de sa colombe, en étale toutes les richesses; il se rengorge, il hérisse les plumes de son col, il dilate son jabot, il déploie sa queue, et en faisant ainsi la roue, il se promène avec graces. Il passe, en roucoulant, de l'ombre au soleil, comme pour faire remarquer l'éclat des rubis, des émeraudes qui étincèlent sur son magnifique collier.

Quelquefois aussi, parmi les oiseaux, l'amour est moins une effervescence passagère des sens, qui éblouit, qui transporte, que la douce, la paisible jouissance des sentimens qu'il inspire. Oui, les tourterelles présentent le tableau touchant

de cet amour constant, que des volages amans prennent trop souvent pour l'emblême de leurs feux passagers. Elles ne vivent que pour s'aimer; et leur vie entière est consacrée à se l'exprimer, à se le prouver par les témoignages les plus tendres. Tout ce que l'amour a d'expressif et d'affectueux, est déployé dans leurs jeux, dans leurs innocentes caresses. Perchées à côté l'une de l'autre, elles se becquetent, elles se contemplent; quelques gémissemens interrompent parfois, ce précieux langage des yeux, cet éloquent silence. Elles ne se quittent jamais; leurs joies, leurs peines sont en commun. Tour-à-tour dévouées à l'amitié et à l'amour, elles éprouvent successivement tout ce que ces doux présens du ciel

offrent de consolations, de charmes, de plaisirs. Et la mort, la cruelle ! qui tranche si souvent les liens les plus chers, les mieux assortis, les enferme ordinairement dans le même tombeau.

Que fais-tu dans ces bois ? plaintive tourterelle !
Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.
Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?
Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Le vœu de la nature est rempli. Les doux momens de l'amour se sont écoulés au sein des plaisirs. Maintenant, l'instinct va se diriger vers un ordre de sollicitudes, qui offre aussi les plus douces jouissances. Il s'agit de construire le berceau, le nid qui doit recevoir les espérances de l'amour ; il s'agit de le forti-

fier, de le défendre contre l'action des élémens, contre les attaques ennemies. Pour cela, la direction des vents, le débordement des eaux, enfin la topographie des lieux sont attentivement consultés. Tous les oiseaux, suivant leur génie, placent leurs nids, d'après des considérations relatives aux ennemis qu'ils ont à redouter, à la nature de leurs besoins, aux plantes, aux élémens avec lesquels ils sont en plus grande relation. Ainsi le nid est l'histoire abrégée des inclinations, des appétits de l'oiseau qui l'a construit.

La perdrix au corsage maillé, confie ordinairement le sien aux épais graminées qui croissent au pied des chênes, ou bien elle le place au milieu des moissons. Ses petits qui en

naissant, courent dans les champs pour chercher eux-mêmes leur nourriture, s'écraseraient dans leur chute, si le nid était perché sur un arbre. La nature en accordant à la perdrix jusqu'à vingt petits à-la-fois, les a tous doués de l'instinct de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture en sortant de leur coque; elle a prévu que les soins du mâle et de la femelle ne pourraient pas suffire aux appétits d'une si nombreuse famille.

Le rossignol qui met du chant à tout ce qu'il fait; lui qui semble donner à ses petits les premières leçons de musique, a prévu que sa musique ferait facilement découvrir son nid; aussi le place-t-il ordinairement, au milieu des haies impénétrables, parmi les

branches hérissées de l'aubépine souvent entrelacées de ronces redoutables; ce qui en rend l'abord très-difficile. C'est du milieu de cette forteresse, qu'il brave les ruses de ses ennemis: avec son chant, il semble les provoquer et s'en rire.

L'hirondelle qui respecte les moissons; l'hirondelle qui se nourrit des insectes incommodes ou nuisibles à l'homme, s'établit volontiers sous les toits de sa maison, même dans ses appartemens. De son nid solide, elle est toujours à portée d'épier sa proie. Ouvrage d'une ingénieuse maçonnerie, il résiste aux intempéries du temps; il voit dans son enceinte, plusieurs générations se succéder. Sa solidité a été sagement prévue. Les autres oiseaux qui habitent les

champs trouvent par-tout des arbres, des buissons qui leur tendent des branches, des ombres hospitalières; mais l'oiseau citadin qui se plaît au bruit de nos rues, au tumulte de nos places, au son de nos cloches, cet oiseau singulier qui dédaigne la verdure des champs et les attraits de la vie campagnarde, passe la nuit et ses heures de repos dans son nid; c'est-là que toute la famille est confondue : aussi il a fallu dans l'habitation qui la reçoit, une solidité qui lui permette de supporter, pour ainsi dire en l'air, le poids des individus qui composent ce petit ménage. L'oiseau des villes a dû nécessairement devenir maçon, ou pour mieux dire, à son exemple, l'homme s'est mis à bâtir; car la

plupart des arts dont l'industrie humaine se glorifie, sont calqués sur les procédés des animaux, qu'elle a servilement copiés.

La pie perche son nid au haut des peupliers; elle l'entoure des rameaux épineux, comme d'une haie très-serrée; elle se fortifie ainsi, contre son implacable ennemi. C'est une espèce de serpent qui s'élève jusqu'au sommet de l'arbre; et sans les épines qui protègent ce nid, il y porterait la désolation et la mort.

Le despote des airs, l'aigle, qui immole à son goût carnivore, ses plus paisibles, ses plus innocens sujets, choisit l'affreux repaire, qui voit perpétuer sa dynastie, au milieu des rocs sourcilleux dont la cime se perd dans les nues. Ce nid est lancé

dans les airs, comme dans son élément, là, où le tyran doit régner. Loin de ces berceaux terribles, ces harmonies touchantes de la nature, ces scènes attendrissantes de sensibilité et de tendresse; auprès d'eux, tout porte l'empreinte de la cruauté. Ces nids qui dans les champs prospèrent au sein de la paix et des plaisirs, sont ici teints du sang des animaux; des ossemens, des chairs encore palpitantes les entourent. Les chants harmonieux et vifs de la joie, de la tendresse ne s'y font jamais entendre; l'écho n'y répète que les cris des barbares nourrissons, ou les soupirs presque éteints des victimes expirantes. Des feuilles, des rameaux de chêne forment l'assemblage informe de ce nid, ainsi

que les plumes des oiseaux, les poils des animaux, même la laine des tendres agneaux que les plus cruelles serres ont enlevés. La brebis avec ses bêlemens plaintifs semblait les disputer à la férocité du ravisseur. Mais que sont les faibles armes de l'amour maternel auprès d'un tyran pour qui le meurtre et le carnage sont des besoins! Qu'importent à tous ces monstres les cris de la douleur, la faiblesse de l'innocence? Il leur faut du sang, n'importe à quel prix.

Ces nids (1), le chef-d'œuvre de l'industrie des oiseaux, sont le fruit de la plus incroyable activité. Ils n'ont de repos que lorsqu'ils ont élevé ce monument de l'amour conjugal. Il est d'abord ébauché avec des mous-

ses, qu'ils entrelacent à l'aide de leur bec et de leurs pattes avec des crins de cheval et des graminées flexibles, au milieu desquels ils mêlent artistement le duvet cotonneux qui enveloppe les semences de plusieurs plantes, les aigrettes de quelques autres ; ils y mêlent leurs plumes, leur duvet, même la laine que les brebis laissent accrochée aux épines des buissons.

La plante ou l'aliment que l'oiseau chérit le plus, entre toujours pour quelque chose dans la composition de son nid, ou bien il s'y trouve à portée. Le chardonneret se sert pour cela des aigrettes d'une espèce de chardon dont il aime beaucoup les graines. La pie, dans la même intention, ramasse de petits

rameaux de vignes dont elle dévaste les bourgeons, et dont elle dévore les raisins. La linotte s'établit ordinairement au milieu des chènevières, à portée des graines dont elle se nourrit le plus volontiers. La hupe maçonne son nid avec la bouse de vache, dont elle est très-friande. Le moineau tresse le sien avec de la paille; on sait jusqu'à quel point il aime les semences des graminées. La perdrix, la calandre, la caille, nichent au milieu des moissons, dont elles glanent les épis; et les merles sur les oliviers, dont les fruits font leurs délices. Ordinairement, c'est lorsque les arbres sont en fleurs que les oiseaux font leurs pontes. A la saison des fruits, les nids sont déserts. Lorsqu'on

coupe les moissons, ils sont la plupart abandonnés. Il est à remarquer qu'on trouve peu de nids dans les prairies; il semble que les oiseaux aient prévu que leurs œufs ou leurs petits seraient facilement écrasés sous les pieds des animaux qui y viennent paître.

Les ennuis de la couvée sont également partagés. C'est alors sur-tout que les bois retentissent de tant de chants divers. Alors, rarement ces heureux couples se quittent; l'amour les a unis, et le soin de leur progéniture les rend inséparables: ils jouissent ensemble de tous les charmes du plaisir, et ils s'aident à supporter le fardeau de ses peines. Bientôt les intéressans objets de tant de soins, de tant de prévoyances

voient le jour. A peine revêtus d'un mince duvet, ils sont toujours réchauffés par la chaleur des ailes bienfaisantes qui les ont fait éclore. Alors pour pourvoir à leur nourriture, succèdent de nouvelles sollicitudes; aussi les attentions paternelles et maternelles sont portées à leur comble. Alors la tendresse est activée par les cris les plus importuns. Les forces de ces petits augmentent à mesure que leurs plumes se développent : ils s'agitent déjà sur les bords du nid; déjà ils sautillent sur les branches qui l'avoisinent. Attentifs à leur vol incertain, à tous leurs mouvemens, le père, la mère semblent prêts à les soutenir et à voler à leur secours. Enfin, sous les auspices de ses tendres parens, la fa-

mille se risque dans les campagnes. Le soir, tous ces enfans sont soigneusement ramenés au nid, ils y passent la nuit. Mais bientôt s'abandonnant à l'impulsion de la liberté, ils vont eux-mêmes pourvoir à leur nourriture; ils vont oublier, au sein de la nature, leur nid, l'arbre qui les a vus naître (2), leurs parens, et propager le bienfait de la vie au milieu des plaisirs auxquels ils la doivent eux-mêmes.

CHAPITRE X.

Les berceaux, ou les monumens de l'enfance.

Colonnes audacieuses, qui semblez élever vers les cieux la mémoire des héros dont vous foulez la cendre ! Immenses pyramides qui pesez encore sur la terre, vous qui pesâtes si durement sur les peuples malheureux que la vanité condamna à vous édifier ! Obélisques fameux qui fîtes l'orgueil des anciens, et qui faites encore notre admiration ! Arcs de triomphe, cimentés du sang des peuples, dont les fondemens reposent au milieu des campagnes désolées, parmi les ossemens des vic-

times des combats ! vous me rappelez les scènes ensanglantées des fureurs des humains ; vous me retracez l'histoire révoltante de leurs injustices, de leur ambition, de leurs folies. La grandeur, la prospérité dont vous êtes les emblêmes, ont fait le malheur des peuples ; elles ont rivé leurs chaines... Les trophées du vainqueur supposent toujours les larmes, le sang, et ce qui est bien pire, les fers des malheureux vaincus ; et leurs gémissemens, malgré la barrière des siècles, retentissent encore au fond de mon cœur.... Loin de moi ces fastueux monumens de l'orgueil des rois et de la misère des nations. Quoique élevés au milieu de l'ivresse de la gloire, quoique l'expression de la joie publique,

ils attestent les époques les plus affligeantes de l'humanité, des batailles, des combats, des conquêtes, trop souvent le triomphe d'un usurpateur, la prospérité d'un tyran, l'oppression de l'innocence.

Mon imagination, mes yeux se reposent avec bien plus d'intérêt sur ces monumens simples, que la nature consacre, que la tendresse édifie et que l'innocence embellit. Ils datent de l'origine des siècles; ils appartiennent à l'histoire de nos plaisirs (1); ils rappellent aux hommes de tous les pays, de tous les préjugés, les jours sereins et fortunés de l'enfance, que la nature fait luire dès l'aurore du printemps de la vie. Heureux berceaux! vous recevez les doux fruits de nos plaisirs;

vous serez à jamais l'asyle de l'innocence, des graces ingénues, de la naïve simplicité; et lorsque fatigué, rebuté par les ennuis de la société, par les travers de la vie, mon ame agitée soupirera après le calme et le repos, je viendrai auprès de vous. La joie, la sérénité dont vous offrez la douce image, calmeront mes inquiétudes, dissiperont mes ennuis, adouciront mes peines; je vous quitterai, comme vous êtes toujours, tranquille, calme et satisfait.

Dans cette riante saison, où tout ce qui a vie cherche à la propager, où l'amour retentit de tout côté, au milieu des champs, parmi les bois, dans les grottes, dans les bosquets, au sein des eaux, au fond des tanières; comme ces berceaux sus-

pendus à ces branches verdoyantes et fleuries frappent agréablement ma vue ! comme ils affectent délicieusement mon cœur ! Parmi ces campagnes magnifiques, où la divinité s'annonce par tant de bienfaits, par tant de merveilles, on les prendrait volontiers pour des monumens suspendus par la reconnaissance aux voûtes du temple dans la nature. Approchons-les avec ce respect qu'inspire l'innocence... Les beaux enfans... qu'ils sont heureux !...

L'un, aux grands yeux noirs, aux sourcils naissans, aux joues arrondies et purpurines, au menton à fossette, aux membres potelés, se roule dans son berceau. Il est tout expression ; tout l'amuse, il sourit à tout. Il s'agite sur les fleurs que

sa mère a placées autour de lui. Il soulève sa tête, il élève ses pieds, avec ses petites mains, il les alonge vers son menton, comme pour leur imprimer des baisers; il joue avec les papillons qui badinent avec lui (2); ils l'approchent sans crainte, ils se posent même sur ses lèvres; ils s'enfuient comme il porte la main sur eux. Ses éclats redoublent; mais bientôt les papillons reviennent, comme pour recommencer des jeux auxquels ils semblent prendre plaisir.

L'autre, aux yeux bleus, aux sourcils dorés, au nez effilé, présente une peau blanche et unie qui recouvre les formes les plus touchantes. Son maintien est plus tranquille; son visage serein se contemple dans le

calme dont il jouit. Ses yeux se promènent tour-à-tour sur les feuilles mollement agitées et sur les oiseaux qui voltigent parmi les branches. Attentif à leurs jeux, à leurs chants, il les écoute en silence, il retient sa douce haleine ; il craint de les effaroucher. Aimable enfant ! ton innocence les rassure ; ils semblent orgueilleux de fixer tes regards.

Dans ce troisième berceau, reposent, au sein du plus tranquille sommeil, l'innocence, les graces ingénues. La paix, le calme de l'ame se réfléchissent avec tous leurs attraits sur la plus douce, sur la plus intéressante figure. Ses yeux sont couverts de leurs voiles ; mais la longueur de leurs cils, les aréoles azurées qui les couronnent, me disent

assez tout ce qu'ils ont de tendre et d'expressif. Ses narines légèrement dilatées, laissent échapper le souffle le plus pur. Ses lèvres semblent se prêter aux douces contractions du sourire ; elles laissent entrevoir la langue comme l'agréable bouton d'une rose qui s'épanouit. Heureux enfant ! dors du plus paisible sommeil ; assez tôt tu connaîtras la peine... assez tôt ce beau matin de la vie sera écoulé pour toi. Assez tôt les injustices des hommes te le feront regretter. Dors. Assez tôt l'ambition te tourmentera ; assez tôt la jalousie, la calomnie te déchireront ; dors... assez tôt l'amour... ah ! puisses-tu n'en connaître que les douceurs. Dors, mon enfant ; goûte en paix les charmes du plus

doux repos ; ton bonheur n'excite point encore l'envie. Dors, ton sommeil fait la joie de ta mère ; il porte dans mon ame tout le calme de la tienne : il me retrace cet heureux temps, où comme toi, je coulais les jours les plus sereins et les plus fortunés.

Voilà les berceaux que j'avais à célébrer : voilà les monumens qui captivent mon attention. Ils ne sont point chargés d'inscriptions savantes ou d'hiéroglyphes mystérieux ; mais j'y vois tracées en caractères simples et naturels, les expressions naïves du bonheur. D'autres célèbreront dignement ces riches berceaux qu'enferment dans leurs voluptueux contours, des rideaux de damas. D'autres célèbreront et ces ber-

ceaux et leurs poupées, leurs hochets de vermeil, et les mères empruntées qui leur vendent au poids de l'or leur lait et leur tendresse. Qu'ils y cherchent le bonheur. Je l'ai trouvé dans ces simples barcelonettes, au milieu des champs, à l'ombre de cet olivier fleuri.

NOTES.

CHAPITRE PREMIER.

Retour du printemps.

PAG. 1. (1) *Ces neiges entassées sous lesquelles couvent les trésors de la végétation.* C'est par l'intermède des neiges, que la nature garantit pendant l'hiver, les productions de la terre de l'action stupéfiante du froid. Sans les neiges, les plantes qui croissent sur les plus hautes montagnes seraient consumées par le froid, jusques dans leurs racines, et ces sites dépouillés de leur plus belle décoration. La présence de la neige en les éloignant de la température glaciale de l'atmosphère, les soumet entièrement à l'action bienfaisante de la chaleur de la terre.

Pag. 2. (2) *A l'époque miraculeuse de la renaissance des mondes.* Je ne crois pas

que le printemps seul embellît la terre, à l'époque de sa création. Toutes les saisons y régnaient à-la-fois. Tandis que les zones tempérées offraient simultanément l'image et les productions du printemps et de l'automne, l'été semblait embraser la zone torride, et l'hiver désolait les régions du pôle. Les phénomènes de toutes les saisons sont nécessaires à-la-fois aux harmonies de la nature, pour la salubrité de la terre, et le bonheur de ses habitans.

Pag. 3. (3) *L'amour s'est choisi un temple.* M. le chevalier Linné, botaniste suédois, nous a mis dans le secret des amours de Flore; c'est sur elles qu'il a calqué le plus ingénieux système de botanique. Il considère les fleurs comme la réalité des emblêmes qu'elles expriment. Son système plaira toujours; il flatte la sensibilité, et il ajoute aux miracles de l'amour de nouvelles merveilles. *Calix*, dit-il en parlant des fleurs, *est thalamus; corolla, auleum; filamenta, vasa spermatica; anthera, testes; pollen, genitura; stigma,*

vulva ; stilus, vagina ; germen, ovarium ; pericarpium, ovarium fecundatum ; semen, ovum. Ph. Botanic. p. 92.

CHAPITRE II.

Lever du soleil, etc.

Pag. 9. (1) *Il prépare par des gradations ménagées au plaisir que sa présence inspire.* Cette distribution graduelle de la lumière est un puissant bienfait de la nature. Si le soleil apparaissait subitement sur l'horizon, nos yeux ne pourraient pas en supporter l'éclat. Les pupilles étant alors très-dilatées, les rayons lumineux produiraient sur la rétine une sensation très-douloureuse, à cause de la trop grande surface que cette membrane leur offrirait, et à cause de leur intensité. Nous éprouvons journellement une semblable sensation, lorsque nous brusquons le passage des ténèbres à la lumière.

J'aurai occasion d'observer plus d'une fois, que la marche des phénomènes de la nature est toujours relative, à tout ce qui peut être le plus utile ou le plus agréable à l'homme.

Pag. 12. (2) *Ce sont des tendres mères qui portent sur leur tête et dans un berceau d'osier le doux fruit de leurs amours.* Cet usage est très-commun dans les départemens méridionaux de la France. Je le crois très-salutaire. Rien de plus insupportable pour un enfant que la triste enceinte de nos appartemens : il ne fait que de naître, et il soupire déjà pour ces riantes campagnes où il respire l'air le plus pur, et où sa vue ne se repose que sur des objets agréables qui excitent et qui satisfont sa curiosité naissante. Combien d'enfans sombres, tristes dans la maison, renaissent à la joie en passant dans le jardin.

Les inspirations de la nature tendent toujours à tout ce qui peut fortifier la santé, et l'exercice des organes qui doivent la soutenir.

CHAPITRE III.

Midi.

Pag. 16. (1) *Sourit à la nature, etc.* Les hommes ont adopté le langage allégorique pour définir ce qu'ils ne connaissaient pas. Aussi, lorsqu'ils ont voulu donner une idée de la nature, ils ont eu recours à des fictions plus ou moins ingénieuses. Les prêtres égyptiens ont représenté la Nature sous la forme d'une femme voilée, comme pour nous donner à entendre que ses opérations nous sont inconnues. Nous parlons dans le sens de cet hiéroglyphe, lorsque pour exprimer l'objet de nos travaux en histoire naturelle, nous disons qu'ils ont pour but, de soulever un coin du voile de la Nature. La théogonie des Grecs en a fait la femme ou la fille de Jupiter; elle donne à entendre par-là, qu'elle la croit associée ou subordonnée au maître du ciel et de la terre; aussi

plusieurs anciens ont cru que la Nature était Dieu même. Plusieurs poètes l'ont prise pour Vénus; il faut bien leur pardonner cette erreur, si toutefois c'en est une; la Nature ne fut jamais étrangère à la beauté, et à l'amour. Des peintres ingénieux l'ont représentée sous la forme d'une belle femme, couverte de mamelles; et des philosophes nous ont dit, que la Nature avait une mamelle pour chacun de ses enfans.

CHAPITRE IV.

Coucher du soleil.

Pag. 17. (1) *Mélancolie, etc.* La nature fait ressortir de nos chagrins, de nos peines, de nos afflictions, un sentiment délicieux qui nous séduit, et qui nous fixe sur leur méditation, par un charme auquel il est difficile de résister. Ainsi lorsque tout conspire à nous rendre malheureux, lorsque les hommes et la fortune semblent se liguer pour

renverser, pour empoisonner nos espérances, la sensibilité nous ouvre ses trésors, et nous fait trouver au fond du cœur, les plus pures, les plus douces consolations.

Pag. 19. (2) *Dont elle réfléchissait l'éclat, etc.* Les corolles des fleurs, en réfléchissant l'éclat du soleil, dirigent ou éloignent ses rayons, des organes sexuels de la plante, ce qui établit des relations négatives et positives du soleil avec les corolles.

Je m'arrète un moment sur ces relations intéressantes. L'auteur des *Etudes de la Nature*, le citoyen Bernardin de Saint-Pierre, en a parlé le premier; et c'est en vérifiant ses observations, que j'ai fait les suivantes.

La nature a ordonné des corolles propres à augmenter l'action des rayons solaires, aux plantes, qui naissent à des époques froides, par des températures humides, ou dans des lieux aquatiques. Dans la famille des liliacées, par exemple, la corolle monopétale forme un cône elliptique qui réunit les rayons

solaires à un seul foyer, où se trouve le faisceau des étamines et du pistil. Ces plantes abondent ordinairement en sucs aqueux, ou bien elles naissent dans des lieux aquatiques, ou bien sont printanières. Dans les corolles campaniformes, les mêmes observations se présentent à l'œil de l'observateur.

Dans les fleurs disposées en corimbe, ou en ombelle, les corolles sont monopétales et les étamines implantées sur le plein de chaque division de la corolle, dont l'extrémité est recourbée en dehors et en bas; chacune de ces divisions forme une surface sur laquelle les rayons solaires se réfléchissent à angle aigu sur les anthères de chaque étamine. La disposition du corimbe fait que le soleil éclaire et échauffe successivement chaque fleuron; et lorsque les corimbes sont doubles, comme dans le laurier thym, ils n'épanouissent leurs fleurons que l'un après l'autre.

Dans les fleurs rosacées, les étamines étant moins longues que les pétales, ceux-ci

sont rangés circulairement et disposés en miroirs concaves autour d'elles, de sorte que l'action du soleil est réfléchie en dedans.

Dans les plantes, il n'est aucune fleur, dans la fleur, il n'est aucune partie, qui ne soit successivement éclairée, vivifiée par le soleil dans un des intervalles de sa révolution diurne.

En général, lorsque les étamines s'élèvent au-dessus des pétales, les surfaces de ces derniers forment autour d'eux des miroirs convexes qui réfléchissent les rayons solaires sous des angles plus ou moins aigus; et lorsque les étamines sont comprises entièrement dans l'enceinte de la corolle, la coupe de celle-ci forme, ou des miroirs concaves qui réfléchissent les rayons solaires en dedans, ou bien des coupoles elliptiques, coniques ou paraboliques qui concentrent, qui réunissent les rayons solaires en un seul foyer.

Dans les labiées, le limbe inférieur de la corolle réfléchit le rayon solaire sur un plan

parabolique tracé sur la surface inférieure du limbe supérieur, par lequel il parvient sur les étamines didynames implantées dans la propre substance de la corolle.

La surface des corolles hipocratériformes présente comme des miroirs à facettes, sur lesquels les rayons solaires forment des angles de réflexion, dont les sinus vont aboutir aux étamines implantées et réunies en faisceau au milieu de la corolle.

Les malvacées présentent aussi une corolle dont les pétales inclinés ne livrent passage aux rayons solaires que lorsque le soleil tombe moins obliquement sur eux; ce qui arrive à-peu-près entre dix et onze heures du matin.

Dans les infundibuliformes, la corolle présente des plans inclinés dont les surfaces coincident aux divers segmens du cône qui fixe à son sommet les organes sexuels de la plante. Sur ces surfaces glissent les rayons solaires, qui rapprochés à cause de la diminution successive des points de cette

cavité de forme conique, se réunissent enfin, à un seul faisceau qui aboutit au même foyer.

Les fleurs crucifères présentent quatre pétales, dont les limbes forment des surfaces unies, légèrement inclinées vers l'onglet; par cette disposition, les faisceaux de lumière, après avoir glissé sur la surface plate du pétale sont ramenés vers l'onglet, d'où ils parviennent aux parties essentielles de la fructification.

Dans les fleurs papilionacées, le pavillon dirige les rayons solaires vers un point situé à sa partie inférieure, où se trouvent des papilles nectarifères; c'est-là qu'aboutissent les extrémités des étamines diadelphes. Du pavillon, une partie des rayons solaires se dirige de chaque côté, vers les ailes et vers la nacelle qui en sont resplendissantes: on croit voir une chambre ardente dans laquelle sont plongées les parties sexuelles. Il n'est dans le jour que quelques courts instans pendant lesquels le soleil tombe per-

pendiculairement sur elles; dans tout autre temps le pavillon et les ailes forment autour du faisceau des étamines des ombres bienfaisantes qui les protègent contre les effets des excessives chaleurs. Aussi la nature a répandu ce mode de fructification dans les pays chauds ; elle l'a aussi ordonné au plus grand nombre de plantes, qui dans tous les pays fleurissent pendant l'été. Telle est la grande famille des plantes légumineuses.

Les personnées, par leur conformation, la digitale, par l'inclinaison de ses corolles, offrent des relations négatives avec le soleil ; aussi ces fleurs n'épanouissent que dans la saison des grandes chaleurs.

Outre ces relations négatives avec le soleil affectées à quelques familles de plantes, toutes les classes en général se refusent à réfléchir par leurs fleurs, les rayons du soleil, à certaines variations qui arrivent dans l'atmosphère. Pendant ces changemens, elles ne sauraient rester épanouies sans risques pour

les résultats de l'œuvre de la fructification. Ainsi, à l'approche de la constitution humide de l'air, les fleurs se resserrent; et lorsque la pluie tombe, elles sont exactement fermées ou renversées, de manière que l'eau pluviale les pénètre difficilement. Alors dans les campaniformes, la corolle semble plissée en manchette; dans les infundibuliformes, dans les hipocratériformes, les coupes, les entonnoirs sont renversés; dans les rosacées, les pétales se roulent sur eux-mêmes et s'inclinent vers les étamines. Alors, les liacées laissent pendre leurs corolles en grelot : les cariophylées inclinent leurs pétales en dehors; les crucifères resserrent leur gorge, les ombelliformes retrécissent chaque fleurette et replient chaque ombelle, de sorte qu'alors, il a la forme d'une coupe. Dans les fleurs composées, chaque fleuron contracté semble éclipser le disque que leur réunion rayonne sur le réceptacle. Dans les papilionacées, le pavillon s'abat sur la nacelle et sur les ailes. Dans les

personnées les lèvres de la corolle sont exactement rapprochées.

La nature dispose encore des couleurs pour augmenter ou pour diminuer la réflexion des rayons solaires sur les organes sexuels des végétaux.

Sur le blanc, les rayons solaires sont vivement réfléchis; plusieurs exemples le prouvent : ainsi mes yeux supportent difficilement la vue du ciel, lorsque le soleil y brille entouré de plusieurs nuages blancs. La vue d'une campagne couverte de neige, les fatigue aussi beaucoup. A Malte, la chaleur est excessive, et à cause de sa latitude, et sur-tout à cause de la réflexion que les rayons du soleil éprouvent sur les pierres blanches qui en recouvrent le sol. Aussi, la nature a employé cette couleur blanche, destinée à augmenter l'action du soleil, pour les fleurs des plantes printanières, aquatiques ou qui viennent à l'ombre; il est à observer que dans une infinité de pétales diversement colorés, l'onglet est toujours blanc,

par conséquent de nature à réfléchir avantageusement, l'action du soleil sur les parties environnantes.

Le noir diminue, absorbe même l'action des rayons solaires; aussi la nature le dédaigne pour les fleurs; elle ne l'emploie que lorsque la corolle doit avoir des relations négatives avec l'astre du jour, comme dans l'onglet du *papaver rheas*. On observe encore que lorsque le soleil approchant de la ligne, lance plus perpendiculairement ses rayons sur cette zone, la nature rembrunit, charge les couleurs des corolles pour diminuer les effets de leur réflexion. Aussi les fleurs d'été, ont des couleurs très-foncées; et à l'automne, lorsque les rayons solaires ont déjà perdu de leur intensité, les couleurs des corolles s'éclaircissent encore, comme on peut le voir dans celles du colchique ou du safran. D'après ce que je viens de dire, on peut conclure que c'est le soleil lui-même, le principe de la lumière et l'auteur des couleurs, qui détermine, suivant les circonstan-

ces, et sur les fleurs de chaque végétal, le degré de force avec lequel ses rayons doivent parvenir sur les organes sexuels, pour remplir le vœu de la nature.

CHAPITRE V.

La nuit.

Pag. 25. (1) *Elles semblent pleurer dans leurs calices, etc.* Le calice est cette enveloppe qui recouvre la fleur, avant qu'elle voie le jour. Il existe dans le plus grand nombre de fleurs. Il leur survit, et couronne le fruit lorsqu'il est placé supérieurement à l'ovaire, comme on l'observe dans les arbres à pepin. Il meurt avec la fleur, lorsqu'il a ses points d'insertion à la base de l'ovaire. Semblable à des langes délicats, il protège l'enfance de la fleur, qui le déchire ou l'écarte successivement, à mesure qu'elle acquiert de l'accroissement.

Comme une bonne mère, à qui les plus minutieuses attentions sont précieuses, lors-

qu'il s'agit des objets de sa tendresse, la nature garnit la surface intérieure du calice d'un tissu très-délicat. Quelquefois elle arme sa surface extérieure d'épines redoutables: quelquefois elle humecte les différentes lames ou folioles qui le forment d'un suc onctueux, comme pour leur donner plus de souplesse, afin qu'elles obéissent avec moins de peine aux efforts de la corolle qui tâche de s'en débarrasser : quelquefois, et surtout dans les calices imbriqués, elle garnit les intervalles que leurs folioles laissent entre elles d'un duvet cotoneux : quelquefois elle les enduit d'une couche glutineuse. Ces attentions ont toutes pour but, la conservation du précieux dépôt que le calice renferme. Elles tendent à écarter des insectes nuisibles, et à faciliter le développement de la corolle.

CHAPITRE VI.

Des fleurs, des sites, etc.

Pag. 33. (1) *A la forêt miraculeuse de Dodone.* Cette forêt était située dans l'Epire, elle entourait un temple de Jupiter. Les chênes qui la peuplaient rendaient des oracles, que les rois et les peuples, les philosophes et les bonnes femmes venaient également consulter. Ces oracles consistaient sur-tout, dans l'interprétation des sons que rendaient les chênes agités par les vents. Sans nous transporter dans la forêt enchantée de Dodone, la nature, par l'intermède des vents, affecte aux différens végétaux, des agitations qui rendent des sons imitatifs, que l'oreille distingue facilement, et qui ont des relations avec les sites qu'ils embellissent ; la nature n'en fait point des oracles, mais bien l'expression de ses harmonies. Les moissons sont agitées d'un doux frémissement, dont les ondulations rappellent ceux dont

frissonne la surface de la mer, lorsqu'elle est caressée par les zéphyrs. Le peuplier, en agitant son feuillage, ne rappelle-t-il pas le doux murmure des eaux? l'observateur croit entendre couler un ruisseau sur sa tête. Le sifflement des pins n'imite-t-il pas le tumulte des eaux, lorsqu'elles sont bouleversées par les tempêtes? Les roseaux agités par les vents ne semblent-ils pas préluder les airs variés qu'ils doivent exécuter, lorsqu'ils seront transformés en chalumeaux? Tous ces sons imitatifs sont de véritables expressions des harmonies de la nature.

Pag. 41. (2) *Les cendres des tyrans d'Egypte reposent encore sous les plus monstrueuses pyramides.* Telle était la déplorable folie des tyrans de ces siècles reculés. Peu contens de fouler leurs peuples par des exactions vexatoires, ils les employaient encore à édifier leurs tombeaux. Honteux de ne pouvoir se survivre par des actes de bienfaisance, ils voulaient cependant laisser sur la terre des traces de leur puissance passée.

Le temps les a punis de leur folle ambition, et les efforts de leur orgueil ont été vains pour leur renommée. L'histoire garde le silence sur les véritables auteurs de ces pyramides. Tant il est difficile aux rois de conserver une place dans le souvenir des hommes, lorsque chez eux la puissance n'est pas unie à la bienfaisance.

Pag. 44. (3) *C'était Flore.* Les mythologistes nomment ainsi, la déesse des fleurs. Son empire est très-étendu. Le monde végétal lui paie un tribut; aussi la terre, les mers lui rendent hommage, et elle communique avec l'empire des airs, par l'intermède des zéphyrs, qui folâtrent jusques sur son sein, et qui lui prodiguent les plus douces caresses. Quoi qu'en dise la fable, je la crois fille de l'Amour, elle préside à la fécondité, et souvent elle établit son trône sur le sein de la beauté.

Pag. 45. (4) *C'était Vénus, etc.* C'est la déesse de la beauté, c'est tout comme si je disais, la mère de l'Amour. Les poètes la font

aussi ancienne que le monde ; ils la confondent, quelquefois avec la nature. L'erreur, si c'en est une, est bien pardonnable. J'ai connu deux jolies femmes, qu'il était difficile de distinguer l'une de l'autre, tant elles se ressemblaient. Aussi, passaient-elles pour deux sœurs ; c'était cependant la mère et la fille.

Pag. 45. (5) L'histoire des dieux de la mythologie était l'emblême des merveilles de la nature, &c. Ce passage serait susceptible d'un grand développement, qui nous donnerait le mot de plusieurs énigmes mythologiques, qui nous paraissent souvent futiles ou puériles, parce que nous en ignorons le véritable sens. Les pères des lettres, connaissant le goût qu'ont les hommes pour le merveilleux, voilaient souvent sous des images riantes et sentimentales, l'explication des phénomènes de la nature. Le déluge de Deucalion n'est-il pas l'histoire de l'inondation du globe ? Les amours de Flore et de Zéphyr n'expliquent-elles pas la fécondation aérienne

des végétaux dioïques ? En voyant des animaux sauvages accourir sur les pas d'Orphée, charmant avec sa lyre les échos de la Thessalie, ne voit-on pas plutôt les hommes se polir, se civiliser, se ranger sous l'étendard de l'humanité, par le charme de la douce persuasion ?

Pag. 47. (6) Ils meurent avec elles. Oui, les papillons meurent avec les fleurs. Mais, comme elles, ils laissent une postérité nombreuse qui doit renouveler pour le printemps prochain, leurs volages générations. Je trouve la plus grande analogie entre les papillons et les fleurs. Les papillons sont d'abord chenilles, condamnées à ramper sur la terre, avant que de parcourir les airs. Les fleurs sont long-temps cachées dans leurs boutons, avant qu'elles attirent les regards des papillons et la main des Graces. De l'état de chenille, les papillons passent à celui de nymphe, ensevelis dans une coque, ils attendent dans ce tombeau, qu'ils ont eux-mêmes fabriqué, que le retour de Flore ra-

mène leur résurrection. Renfermées dans leurs calices, les corolles des fleurs y sont quelque temps repliées sur elles-mêmes, elles attendent que les rayons du soleil et la fraîcheur de l'aurore, les forcent à rompre la prison qui les retient captives. Tout comme les papillons savent écarter artistement les fils dont est tissue leur coque pour se frayer un passage; de même les fleurs, pour sortir du calice, se font jour à travers ses panneaux. Les plus riches couleurs brillent sur les ailes, sur le corset des papillons; de même sur les corolles des fleurs, la nature fait éclater les teintes les plus ravissantes. Une poussière fine et brillante soupoudre les ailes bigarrées des papillons; de même le pollen sable la corolle des fleurs, et vient ainsi par son brillant coloris, en rehausser l'éclat. Il est des papillons de jour, il est des papillons nocturnes; n'avons-nous pas des fleurs qui épanouissent sous les regards du soleil, et d'autres qui ne s'ouvrent qu'aux douces influences de la nuit? Les papillons ont des

anthènes, les fleurs des étamines. Les papillons ont les fleurs pour témoins de leurs amours, et les fleurs sont servies dans leurs amours par les papillons eux-mêmes. Des œufs innombrables attestent l'incroyable fécondité des papillons, et des semences multipliées sont les précieux résultats des amours des fleurs.

CHAPITRE VII.

Emblêmes de l'amour.

Pag. 49. (1) *Attraction.* Indépendamment des attractions physiques qui gouvernent la matière, il est dans la nature, d'autres attractions qui reconnaissent des loix particulières, et dont le penchant n'est pas moins invincible. Je veux parler de ces attractions morales et surnaturelles, indépendantes des sens, qui élèvent l'ame, qui épurent ses affections, et qui étendent ses jouissances jusques dans le sein de la divinité, le centre de toutes les attractions morales et physiques. Si celles-ci entraînent vers la terre, les premières élèvent

vers le ciel. Les attractions physiques sont déterminées par la pesanteur de la matière, et les attractions morales sont excitées par la force du sentiment. Ces attractions morales ne se dirigent pas seulement vers le ciel; le charme de leur impulsion peut encore nous faire jouir sur la terre, des délices que nous aimons tant à supposer dans le sein de la divinité. L'amour, l'amitié sont les plus pures des attractions morales; celles dont les jouissances sont faites pour remplir tous les vides de la vie, celles enfin qui ont été données aux hommes, pour les consoler de toutes les rigueurs, de toutes les injustices de la fortune.

Pag. 64. (2) *C'est lui qui allume en eux ce feu phosphorique.* C'est un état lumineux dans lequel se trouvent certains corps, indépendamment de la présence apparente du feu. La matière de la lumière peut-elle être séparée de celle du feu ? J'ignore par quels procédés. Mais ce que je sais, c'est que la nature m'offre une infinité de corps lumineux, qui ne donnent aucun signe sensible de cha-

leur. L'eau de la mer sur-tout est susceptible d'offrir ce phénomène; dans les belles nuits, on la voit toute étincelante; lorsqu'on l'agite, les bâtimens semblent voguer parmi des flots de lumière. Les poissons en passant à l'état de putréfaction, acquièrent cette propriété lumineuse. En Europe nous avons plusieurs espèces de vers luisans. En Amérique, il y a plusieurs gros insectes qui voltigent dans les airs et qui éclairent les nuits. Les yeux des chats brillent aussi dans l'obscurité. Le bois pourri en devient aussi susceptible; et plusieurs pierres précieuses ont naturellement cette propriété; tellement elles sont imprégnées de la matière de la lumière.

Pag. 68. (3) *Système de polygamie.* La polygamie entre dans les plans de la nature. Plusieurs espèces d'animaux en offrent des exemples; il est des animaux qui ont aussi des sérails de sultanes, (le lion marin) comme l'abeille, a un sérail de maris. Tous nos animaux domestiques sont devenus polygames; c'est-là une des causes de leur dégé-

nérescence. J'en excepte la tendre colombe, toujours fidelle à son premier instinct, elle conserve dans toute leur pureté, les sentimens d'amour qu'elle reçut de la nature; et les hommes encore plus portés à l'admiration qu'à l'imitation, en ont fait l'emblême de la constance.

Pag. 74. (4) *Dont il fut l'objet chéri.* Ainsi la nature resserre par les devoirs de l'éducation, par les soins qu'elle impose, par les attentions qu'elle nécessite, par les plaisirs qu'elle fait éprouver, la chaîne qui lie les générations. Ainsi tout se tient dans l'ordre de la nature; la mère qui alaite sa fille, qui lui prodigue ses soins et sa tendresse, stipule, au nom de la société, pour le bonheur de la génération, à laquelle sa fille donnera le jour. Ainsi, la reconnaissance qu'impose le bienfait de l'éducation, s'acquitte aussi en transmettant les soins et les attentions dont elle a été l'objet, et dont elle doit faire partager les douceurs. Ainsi, la génération existante tient à la génération passée et à la

génération qui va la suivre, par le double sentiment de la gratitude et de la bienfaisance.

CHAPITRE VIII.

Emblémes de l'amitié.

Pag. 91. (1) *Virgile, &c.* Le chantre du sentiment et de la nature, le poète des graces et de l'amour. La douce mélodie de ses vers, l'a fait comparer au cygne, dont la fable a tant préconisé le chant. J'eusse desiré qu'on eût consulté la vérité, dans l'expression des éloges qu'on devait au premier des poètes latins. La nature eût fourni des sujets de comparaison, qui eussent peint avec plus de vérité et son talent et ses graces. Le rossignol qui chante aussi et le printemps et l'amour, ne rappelle-t-il pas plutôt par ses doux accens, par ses sons mélodieux et mélancoliques, la juste harmonie, l'expression sentimentale de sa tendre versification?..

Virgile naquit à Mantoue, qu'il a su ren-

dre à jamais célèbre. Il vécut à Rome, à la cour d'Auguste, dont il fut honoré, et dont il fit les délices. Il mourut à Parthenope, aujourd'hui Naples. Un laurier, emblême de sa gloire et de son immortalité, ombrage encore aujourd'hui son tombeau. Après sa mort, le dieu qui l'inspirait, le couronna lui-même.

Pag. 95. (2) *Le règne d'un Néron, &c.* C'est peut-être, l'être le plus atrocement incompréhensible qui se rencontre dans l'histoire des hommes. Il n'avait d'humain que la dépouille mortelle, animée par l'instinct d'un tigre. Pour lui, comme pour ce féroce animal, la destruction était un besoin qui ne s'assouvissait que sur des cadavres et des ruines. Le meurtre des sénateurs les plus illustres et les plus vertueux, ne fit qu'altérer son humeur sanguinaire; il lui fallut l'incendie de Rome, le supplice d'Agrippine, l'assassinat de sa femme et le sang de son précepteur... Mais je ne dois point retracer ici l'histoire affreuse de Néron. Elle est bien

affligeante pour l'homme sensible. Peut-il voir, sans être profondément contristé, de quel genre de dégradation son espèce est susceptible ! Oui, si l'homme par la nature de ses affections peut s'élever jusqu'à la divinité, par la dépravation de ses goûts, par la barbarie de ses inclinations, il peut descendre au-dessous de tout ce que l'organisation de la matière, animée du besoin et du desir de la vie, peut enfanter de plus atroce, et de plus monstrueux.

Pag. 99. (3) *N'ont-ils pu se survivre.* On peut voir les détails intéressans de la vie de ces deux amis, dans un ouvrage intitulé : *Histoire du Lion de la Ménagerie*, par le cit. Toscan, bibliothécaire au Muséum d'Histoire Naturelle, à Paris. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de goût, et sur-tout avec beaucoup de sensibilité.

Pag. 102. (4) *Ne les repousse pas.* Dans l'espace de quatre lieues que nous fîmes encore pour gagner un campement commode, nous eûmes en vue, fort près de nous, et de tous côtés, des troupes de gazelles, de buballes,

d'autres troupeaux encore, tels que zèbres et plusieurs autruches ; la variété et les allures de ces grandes hordes, étaient très-amusantes et dignes de fixer l'attention du naturaliste. *Voyage en Afrique*, par Vaillant, tom. 1, pag. 107.

CHAPITRE IX.

Amours des oiseaux, etc.

Pag. 109. (1) *Vous dont le caractère féroce et le goût carnivore, &c.* La nourriture animale a des influences marquées sur le caractère des animaux qui s'en repaissent. Les espèces carnivores ne sont pas douées de ces affections douces et tranquilles, qui font le partage des espèces herbivores, granivores ou frugivores. A l'araignée, avide de carnage, dévorant même ses semblables, j'oppose la fourmi granivore, secourant sa compagne, et dont les intéressans travaux offrent le spectacle de la république la plus laborieuse. Au moucheron altéré de sang, j'oppose la

légèreté, les graces du papillon humant le parfum des fleurs au milieu des jeux du plus innocent badinage. Le vautour eut-il jamais la tendresse de la colombe, le loup la douceur de la brebis, et le tigre la docilité de l'éléphant ? Dans le Nouveau-Monde, les Espagnols avaient fait du chien, l'animal le plus féroce, en le nourrissant de chair humaine.

Pag. 112. (2) *Harmonie musicale.* Elle consiste dans l'imitation harmonique des sons, dont elle est la plus touchante expression. Elle recueille les modes de vibrations de tous les corps sonores ; elle s'en approprie tous les tons et toutes les modifications. Le bouleversement des ondes, les éclats du tonnerre, le courroux des aquilons, le souffle des zéphyrs, le murmure des fontaines, le sifflement des forêts, le doux frémissemeut des moissons, des prairies, la précipitation de la pluie, les cris, les chants de tous les animaux, les accens de toutes les passions, sont de son do-

maine. L'oreille les transmet à l'ame avec une telle vérité, que celle-ci s'en trouve émue, attendrie, agitée, ravie, transportée. Elle exerce son empire sur tout ce qui respire, sur les animaux, et sur l'homme. On a vu des araignées accourir au son d'un violon. Le berger avec sa flûte rustique, enchante et son chien et son troupeau, qui tous l'écoutent avec plaisir. La trompette guerrière n'enflamme-t-elle pas l'ardeur des coursiers de Mars? Avec sa harpe, David n'appaisait-il pas la frénésie de Saül? et au milieu des combats, les doux sons de la flûte, ne contenaient-ils pas le courage trop impétueux des jeunes Spartiates?

Pag. 122. (3) *Ces nids, le chef-d'œuvre de l'industrie des oiseaux, &c.* Quel art dans la construction d'un nid, l'adresse, la patience, l'industrie, la science semblent y avoir avantageusement concouru. Ici, des liens l'assujétissent à la dichotomie des branches les plus solides. Là, il est porté sur des rameaux que le vent agite, et il se soutient au milieu

de leurs balancemens. Suspendu à un branche, maçonné contre des rochers ou contre un mur, on le prendrait tantôt pour un tissu artistement tressé avec des gramens et avec des crins de cheval, tantôt pour une cabane soutenue sur les branches, dont les ais sont invariablement fixés, ou pour un ingénieux ouvrage d'architecture; en tous lieux, sous nos toits, sur les arbres, dans les creux des rochers, contre nos chaumières, le long des ruisseaux et des fleuves, au bord de la mer, dans les moissons, dans les guérets, pour un chef-d'œuvre de patience et d'industrie.

L'instinct de l'oiseau brille sur-tout dans le soin qu'il prend de préserver son nid, de la pluie. Quoique j'aie visité, et malheureusement désolé plusieurs nids, je n'y ai jamais trouvé d'eau. Ils sont tous situés ou sous un abri, ou sous un toit, ou collés sous une grosse branche, ou protégés par un épais feuillage. Ceux qui sont placés au plus haut faîte de l'arbre sont couverts, et n'ont qu'une

petite ouverture pratiquée au côté opposé au vent de pluie. Ceux qui gissent dans les bleds ou sur les chaumes, ne sont jamais abandonnés par le père ou par la mère. Leur texture est élastique, et lorsque la mère couve ses œufs, ou réchauffe ses petits sous ses ailes, elle fait remonter les bords du nid autour de son col, de sorte qu'il ne paraît que sa tête. Par toutes ces attentions, l'intérieur du nid est toujours impénétrable à l'eau, autant par sa position, par son architecture, par la présence de la mère, que par de petites plaques de lichen qui en recouvrent les bords, comme de petites ardoises.

Dans les pays chauds, les nids sont plus balancés que dans les pays froids. Les loriots y suspendent les leurs aux branches des arbres; les colibris nichent jusques dans les corolles des bignonia. Cette attention de la nature n'a pas échappé aux hommes qui se rapprochent le plus d'elle; comme les oiseaux, ils ont suspendu leurs lits à des arbres pour y jouir de la fraîcheur des ombrages,

du parfum des fleurs, de la douce saveur des fruits, et des concerts des chantres des bois. Ainsi, dans ces pays, les hamacs furent construits et suspendus d'après les mêmes vues que les oiseaux tressent et balancent leurs nids.

Pag. 127. (4) *Oublier au sein de la nature l'arbre qui les a vu naître*. Cet oubli profond, étranger au cœur de l'homme, est l'apanage des animaux. Si les oiseaux restaient attachés à l'arbre qui a vu leurs nids, il se formerait successivement autour de ce point de réunion commun, une population nombreuse, qui s'affamerait et qui priverait les autres lieux des bienfaits que sa présence doit répandre. Ces sentimens qui nous rappellent les souvenirs de notre enfance, et qui font le charme de notre existence morale, seraient inutiles aux animaux qui n'ont aucun service à attendre de leurs pères, une fois qu'ils pourvoient eux-mêmes à leur nourriture : alors, ils vivent dans la plus parfaite indépendance. Au lieu que l'homme doit être sans cesse rappelé aux

auteurs de ses jours, et par les services qu'il en attend, et par les bienfaits qu'il peut leur faire partager.

CHAPITRE X.

Les berceaux, etc.

Pag. 130. (1) *Ils appartiennent à l'histoire de nos plaisirs, &c.* Elle embrasse les époques les plus intéressantes de la vie. Chaque âge a ses plaisirs, que l'indigent et le riche, le roi et l'esclave, le docte et l'ignorant peuvent également goûter. Les jouissances réelles sont accessibles à tous les cœurs, et la coupe du plaisir peut se promener librement d'un pôle à l'autre, entre les mains de tous les hommes. Ils auraient à se plaindre de la nature, si les plaisirs qu'elle procure, et qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'enlever ou d'atténuer, étaient inégalement distribués. Le genre humain est une grande famille dont la nature est la mère commune,

les plaisirs qu'elle seule fait connaître appartiennent à tous les pays, à tous les âges.

Sous le pôle, en deçà, en delà des tropiques, l'homme enfant a toujours souri aux caresses maternelles, et ses pas à peine affermis se sont toujours précipités avec transport vers les bras paternels ouverts pour le recevoir. Oui, l'enfance, comme l'a dit Thompson, est le printemps, l'âge d'or de la vie. A cet âge heureux, les plaisirs s'envolent, se reproduisent avec cette facilité qui semble dans la suite ne plus convenir qu'à la peine. Nous entrons dans la vie par un chemin couvert de fleurs, et nous devons en sortir par la vallée des larmes.

A l'adolescence, l'amour procure des plaisirs, dont le desir, la jouissance et le souvenir sont le besoin de tous les hommes. Par eux la nature dédommage le riche de l'ennui de vivre loin d'elle; le pauvre, de la crainte d'en être négligé; le roi, du malheur d'être cru au-dessus des autres; ils dédommagent l'esclave des malheurs de sa condition, ils

le rappellent à l'égalité, en l'enivrant à la même coupe que le tyran.

A l'âge mûr, des affections plus tranquilles le remplissent; elles ont succédé aux sensations brûlantes de l'âge des passions vives. Les doux services de l'amitié, les caresses conjugales, les témoignages de la piété filiale, les épanchemens de la tendresse paternelle, alimentent sa sensibilité et ses plaisirs. Alors, il ouvre aux indigens les trésors de la bienfaisance, il console la vertu malheureuse, et jouit, en réparant les torts de la fortune, de la bénédiction des malheureux.

Au déclin de la vie, à la fin de ses jours, la consolation d'avoir bien vécu, le souvenir des plaisirs inséparables de la pratique des vertus, la confiance que lui inspirent une vie tissue de bonnes actions et une vieillesse exempte de remords, l'endorment paisiblement sur le sein de la divinité.

Pag. 133. (2) *Il joue avec les papillons qui badinent avec lui.* En examinant ces innocens badinages, j'ai observé que les papil-

lons approchaient plus volontiers de la bouche de l'enfant. Ses lèvres pures, sur lesquelles se peignent le sourire enfantin et les charmes de l'innocence, attirent les papillons, par les parties sucrées du lait qui humecte ordinairement la bouche. Aussi, on croit voir un bouton de rose caressé par un amant de Flore.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans le premier volume.